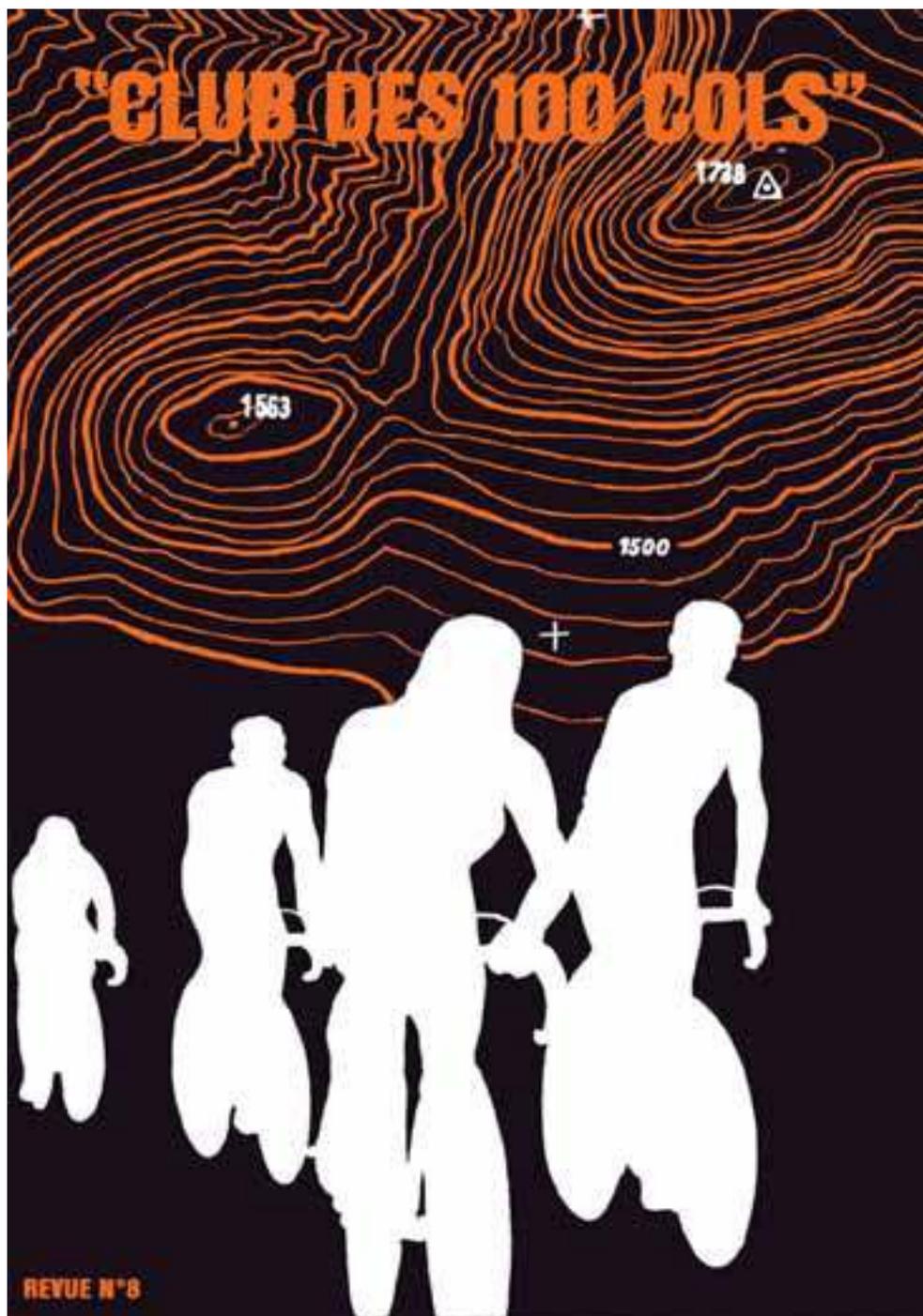


REVUE N°8, 1980



SOMMAIRE

La roue tourne bien	3
Les cols alpins en... 1897	4
Triptyque Tyrolien	6
Cap au Nord.....	8
Le 100 ème col.....	10
Col.....	11
Des cols masos du bout du monde	12
Avec mon vélo j'aime.....	13
Pour un inventaire des monuments historiques.....	14
La chapelle d'Aragnouet.....	16
Hivernale	17
Un Hors-la-loi en Corse.....	19
La barre (modeste) des 200 cols	22
Propos d'un homme heureux.....	23
Rencontre en Beaujolais	24
Le Brevet de Randonneurs des Alpes a connu un beau succès.....	26
Les Karwendel	28
Un ami	31
La ballade des cols	33
Un col dans ma liste.....	34
Episode Autrichien.....	35
Le Maître des Cols	38
Le Renquilleur et le Vélo	39
Roger LEBRETON est mort	40
Les Anti-cols corses.....	41
C'est pas du gâteau c'est du comté.....	43
Semaine Internationale.....	45
Sensations exotiques	47
En pays cathare ... Les Gorges Audoises.....	49
Hivernale	52
Rencontres.....	55
Attention, Col dangereux	57
Histoires vécues	58
Les Confessions d'un Maître des Cols	59
La mouche du col.....	61
Une méchante bosse	63
L'Esterel	64
Des «poulets» du Pas de l'Escalette	66

LA ROUE TOURNE BIEN

- Comme beaucoup d'entre-vous, comme presque tous les, bénévoles de nos mouvements sportifs ou populaires, je sais ce que coûte en efforts l'accession à telle joie ou à tel résultat, mais je sais aussi qu'il n'est pas nécessaire d'insister sur ces sacrifices qui ne regardent en fait que nous mêmes.

- Le club des "cent cols" une idée toute simple est devenu aujourd'hui une vraie confrérie où se retrouvent mille pratiquants du cyclotourisme en montage.

- Vos lettres toujours plus nombreuses, toujours plus chaleureuses confirment combien nous avons besoin dans notre vie de tous les jours de motivations, surtout si ces dernières sont simples et désintéressées : on épiluche plus profondément les cartes routières, on découvre en période d'hivernage telle ou telle région à parcourir, telle ou telle route la plus pentue possible, on inculque ce virus de l'amour de la bicyclette et de la nature à un ami ou à un parent, on se trouve on se retrouve entre gens parlant le même langage.

- Comme un incendie commence toujours par une étincelle, il fallait pour quelques amoureux du cyclotourisme cette joie nouvelle de pouvoir "collectionner" ces kilomètres de montagne. Le club des "100 cols" existe bien aujourd'hui, il vit grâce à vous tous mais aussi par la simplicité de son origine.

- Mes occupations professionnelles me conduisant pour quelques années à Lyon, l'importance de la gestion du club (près de 2 000 lettres cette année) ne me permettaient plus d'administrer seul notre mouvement. Au vélo-club d'Annecy nous avons donc rassemblé une poignée d'amis pour continuer à faire vivre cette idée - Henri BOUCHEZ * un vrai cyclo, homme de cœur et très dévoué, médecin de profession, deviendra le correspondant et le responsable de la confrérie - Robert CHAUVOT de Lyon aidé par notre cyclo - cartographe - Philippe GIRAUDIN surveilleront (comme ils l'ont fait si bien cette année) la liste des cols routiers de France - Charles BOIZOT fera la mise à jour du fichier (un gros travail)

- Jacques GOTHON la trésorerie - Personnellement je garde en plus de la paternité spirituelle (un bien grand mot) la création de la revue et l'organisation des rendez-vous annuels.

Voilà chers amis la roue tourne bien.

- L'an passé au col de Burdigne, malgré le froid et la pluie, l'ambiance était chaleureuse. Je vous remercie très sincèrement Jacqueline GORCE et tous les cyclos Foréziens pour votre accueil.

- Notre prochain rendez-vous aura lieu mardi 5 Août à 12 h 30 au col de LANCISE (86.06.13.203).

- Rassemblement couplé avec celui de nos amis de la confrérie des "cols durs" - dans le cadre de la semaine fédérale de PAMIERS.

- Pour se rendre au col de Lancise nous serons amenés à traverser l'un des secteurs les plus originaux, les plus méconnus des Pyrénées - comme me l'a dit Pierre SERNY (le régional), ça changera des éternels Tourmalet, Aubisque, Aspin.

En 1981 nous irons, enfin ! dans les Vosges.

- Grâce à vos articles j'ai pu réaliser notre revue. Merci et bravo à tous, que ceux qui ne liront pas leurs récits soient indulgents, je n'ai pu les mettre tous en page, mais je les conserve pour le prochain bulletin.

Merci aussi à tous mes fidèles amis cyclos ; j'avoue avoir eu durant ces vingt années de bénévolat un grand besoin de confiance et d'amitié. J'avoue avoir rencontré beaucoup de vrais amis même si quelques uns m'ont semblé parfois imbus de leur réussite ou jaloux de celle des autres, mais je peux affirmer que chaque moment consacré à la vie d'un club a toujours été pour moi une découverte de l'inconnu et une réelle joie de vivre.

Confraternellement vôtre

Jean PERDOUX

LES COLS ALPINS EN... 1897

Les routes des Alpes du Dauphiné et de la Savoie ont fait l'objet de brochures éditées à Grenoble et à Aix-Les-Bains, dont les auteurs Messieurs Henri Ferrand, Dolin et Revel ont donné les profils, distances, pentes, altitudes, etc ... à l'usage des cyclistes et des automobilistes ; les cartes sont au 1/100 000. En voici quelques extraits :

PUBLICITÉ

Monsieur Bernard, de Grenoble, y fait une annonce pour son vélo Acatène (sans chaîne) Plus de chaîne qui saute !

FREINAGE

"quant aux descentes, un frein puissant sur la roue de derrière, ou un bon fagot lié avec un fil de fer et rattaché à une distance de 8 mètres de la machine, permettent de braver presque toutes les pentes".

A une autre endroit : "si l'on emploie le fagot pour adoucir les pentes, l'abandonner en arrivant près d'une agglomération importante, car la poussière soulevée est insupportable pour les maisons qui avoisinent la route, et l'abus du fagot amènerait des protestations justifiées qui le feraient interdire".

DE L'AIDE POUR LES COTES

"Les côtes qui auront forcé le cycliste à mettre pied à terre contribueront elles-mêmes à lui éviter la fatigue, en reposant certains muscles, et sa selle lui paraîtra moins dure lorsqu'au bout de la montée, il repartira sur sa machine, voyant devant lui une longue descente où il pourra se griser de vitesse sans la fatigue qui, ordinairement l'accompagne.

Le cycliste peut d'ailleurs, pour les longues rampes des routes de montagne, user d'artifices que ne comportent pas celles souvent aussi dures mais très courtes des pays de plaine.

C'est ainsi qu'il pleut, ordinairement pour une somme très minime, trouver un gamin qui se chargera de pousser sa machine ; louer un mulet sur le dos duquel se placeront les bicyclettes ; ou rester en selle et se faire remorquer par cet animal ; accrocher enfin son instrument aux cars alpins qui desservent presque toutes les routes importantes de montagne".

QUEL DÉVELOPPEMENT ?

- Les cyclos de l'époque ne disposaient que d'un seul développement (je ne sais pas à quelle époque on a installé un pignon de chaque côté de la roue arrière : en retournant la roue, on obtenait un second développement) - Voici quelques idées de 1897 :

"Nous nous sommes abstenus en général de donner des indications relatives à la possibilité du trajet en machine. On sait que cette possibilité varie avec la machine, son développement et l'entraînement du cycliste. Pour la moyenne des cyclistes promeneurs, l'inclinaison de 5 % est une limite à la montée comme à la descente. Cependant avec un faible développement, de 3 m. environ, un coureur bien entraîné montera le 8 %" ...

"On a beaucoup discuté cette dernière année au sujet du développement que devait posséder la bicyclette en pays montagneux. La grande et la petite multiplication ont eu de chauds défenseurs qui, par des plaidoiries empreintes d'une grande sincérité, mais peut être un peu savantes, ont profondément intéressé le public vélocipédique, sans cependant faire triompher d'une façon complète l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Nous essaierons après nos savants devanciers de dire quelques mots sur la question. Pour nous, la bicyclette idéale serait celle qui, tout en gardant le grand développement auquel son propriétaire est habitué, posséderait en outre le changement de vitesse produisant de 2,50 m à 3 m de développement.

Nous nous basons Pour émettre cette opinion sur ce que la grande multiplication est Plutôt supérieure à la petite tant que les rampes à gravir ne dépassent pas 4 % en moyenne ; que, dans les descentes jusqu'à 5 %, la supériorité du grand développement est encore plus évidente, car la direction est plus facile et n'est pas contrariée par le mouvement trop précipité des jambes.

Dans les longues rampes au dessus de 4 %, où la vitesse est forcément réduite au minimum obligatoire pour l'équilibre du cycliste, la petite multiplication reprend tous ses avantages et présente une puissance incontestable ; dans les descentes dures, elle dispense du fagot à traîner et donne à son propriétaire la facilité de s'arrêter immédiatement, mais lui impose, il est vrai, une allure beaucoup plus lente que celle de ses camarades. Enfin, les rampes à partir de 8 % sont beaucoup moins fatigantes à faire à pied qu'en restant sur la machine, quelle que soit sa multiplication.

Nous conseillons donc au cycliste, à défaut de la bicyclette idéale, comme nous la rêvons, de prendre une multiplication moyenne de 4 à 5 mètres suivant sa force et son développement habituel et, s'il ne veut on ne peut modifier son instrument, d'aborder cependant la montagne qui distribuera toujours à ses visiteurs des jouissances supérieures à la fatigue occasionnée".

Extraits d'une brochure de l'époque recueillis par
Alain de GUILLEBON
GRENOBLE (38)

TRIPTYQUE TYROLIEN

Il y a loin de la touffeur bleutée du lac de Côme à la blême et plaire blancheur de la Scuola Pirovans. Si nous grelottons ici en claquant des dents un dimanche matin du mois d'août, à quelques 3050 m d'altitude, c'est au délire obsessionnel de notre ineffable Marcel que nous pouvons en être reconnaissants ; depuis qu'il a appris l'existence en haut du Stelvio de cette mystérieuse école, l'énigme du Masque de Fer a disparu de son esprit préoccupé. Dès hier soir nous aurions dû nous douter ... Le fait qu'il ait grimpé l'Umbrail sous la pluie sans manifester sa panique habituelle à l'idée du catastrophique bivouac en suspens aurait dû nous convaincre qu'il n'était déjà plus dans son état normal et qu'il nous en réservait une bonne.

Nous voici donc là, spectres transis de froid et ravis d'extase devant la fameuse Scuola, une banale école de ski d'été près d'une gare de téléphérique. L'ambiance est sympa : des glaçons pendent sous les toits, la bise émet des mugissements lugubres en se déchirant dans les câbles, traînant des pieds dans leurs chaussures orthopédiques débraillées, les skieurs patauds s'acheminent d'un air dégoûté vers le remonte-pente qui les expédiera dans le brouillard au terme d'une attente résignée ; au passage, quelques coups de spatules dans les côtes détendent légèrement l'atmosphère. Marcel décide soudain qu'on en a assez vu, et nous frustrant de la visite guidée de l'école, donne le signal du retour sur le Stelvio. Ce pédagogue méticuleux n'a pourtant pas pour habitude de faire les choses à moitié.

De plus en plus inquiétant...

Dimanche après midi. Le retour d'un temps meilleur a refoulé les griefs et relevé le moral de la troupe. L'exploit non programmé du matin n'était en somme que le prologue du premier volet de notre triptyque tyrolien, le col de Madriccio 3123 m. Il n'y aurait qu'un pas de notre sereine confiance à l'insouciance pure et simple sans ces stupides fermetures dominicales qui viennent compliquer comme à plaisir d'agaçants problèmes d'intendance. Tout cela à cause de Jacques, notre enfant adoptif. C'est le 16 juillet 1976 que nous l'avons découvert, Marcel et moi, en cherchant le col de Raffy ; il sillonnait en tous sens, hagard et solitaire, les plateaux du Velay en quête d'une épicerie ; nous l'avons recueilli et traîné au col de Raffy, où son grand appétit a fait l'admiration de tous. Depuis ce jour nous regrettons notre funeste compassion ; sa riche nature nous mène chaque soir au bord de l'épuisement et nous cause bien des soucis : refusant obstinément le confort de la selle, il tord des roues, casse des pédales et des brassées de rayons, sans jamais se départir de lancinantes et sordides préoccupations alimentaires ; plusieurs fois il nous a menacés d'une grève des pieds croisés si nous ne lui trouvions pas une épicerie dans le quart d'heure. Ce genre d'édifice est le seul auquel il daigne accorder attention, il a même appris que ça se disait "Alimentari" en italien et "Lebensmittel" en allemand ; il dit qu'un jour ça pourrait lui sauver la vie. Sa boulimie permanente est particulièrement désastreuse dans les parcours muletiers où, comme chacun sait, l'implantation de ses négoces préférés laisse à désirer ; aussi pour parer à toute crise de nerfs sommes-nous obligés de surcharger de victuailles nos malheureuses bécanes et de nous métamorphoser en coolies de la piste Ho-chi-minh. A part cela, brave garçon, Jacques, docile et obéissant, à tout coup incapable, au retour d'une expédition de dire où il s'est laissé entraîner.

A l'heure qu'il est, il fonce sans se retourner sur le sentier de Solda au refuge Milano ; derrière je m'accroche tant bien que mal sur la moraine tandis que l'esthète Marcel batifole en queue, prend des photos, rêve de la prochaine école qu'on pourrait visiter. Au refuge, Jacques attend, triomphal, une chope de bière à bout de bras, cadeau du gardien au premier cycliste jamais aventuré sous ses murs ; bon prince, il me laisse la dernière gorgée et Marcel, victime de ses délires contemplatifs, devra s'estimer heureux de poser avec nous pour la photo historique destinée à la "Voce delle'Alto Adige", avant que nous ne repartions, auréolés de gloire, le long des somptueuses draperies glacées du Zebbru et du Cevedale. Dans l'étroite fenêtre du col, les gifles cinglantes des bourrasques ont tôt fait de nous dégriser sans nous laisser le temps de savourer dans le recueillement convenable cette grande "première". Précipitamment, les doigts gourds, une perle de glace au bout du nez, le trio s'enfonce vers le Val Martello. Lundi. Le deuxième volet du triptyque s'est ouvert sur un ciel clair. Les vergers de l'Adige sont déjà loin et nous gagnons le haut val de Senalès. Le Niederjoch au passage, du haut de ses 3017 m nous fait un clin d'œil ; pas si fous ! Le piège est trop gros

qui consiste à appeler ainsi le col le plus haut et Hochjoch le col le plus bas. Bien décidés au moindre effort après nos performances de la veille, nous nous satisferons des modestes 2875 m du second.

Sur le large sentier, la foule énorme des itinéraires trop facilement abordables en voiture. Jacques a rentré la tête dans les épaules et nous a distancés dès les premières foulées. Pour désamorcer toute tentative d'interview, ce malin use d'un truc infaillible : sans lever les yeux, il pointe vers le Nord un index volontaire en criant "Inusbuck !". Nous ne le reverrons plus de sitôt. Entre Marcel et moi, c'est l'accordéon ; lui, fidèle à son personnage, prend son temps, emplit de belles images ses yeux avides et son encombrant Minolta, tandis que s'abat sur moi l'avalanche des questions et des réflexions que l'attitude peu coopérative de notre leader a laissées pendantes Warum ? Wohin ? Verrack ! Wahnsinnig !. Marcel en profite pour recoller doucement, grommelant mécaniquement et sans commentaire superflu un "Grüss Gott" fatigué.

Au refuge Bellavista, ni prime ni journaliste. Ce que les gens peuvent être indifférents ! On a bien tort de se décarcasser. Accablés de tant d'incompréhension, nous quittons l'Italie sur la pointe des pieds. La descente, longue et solitaire, aurait pu être empreinte d'une certaine monotonie sans ce monde glaciaire à portée de main au début, et à la fin ces gorges sauvages et bouillonnantes.

Mardi. Le dernier volet est enluminé par la clarté d'un beau matin d'été. On va faire un malheur ! Mais seulement après avoir sagement attendu l'ouverture de la première épicerie de Sölden, dans laquelle Jacques se rue avec une nonchalance affectée. Tolérants, nous fermons les yeux, certains par ailleurs que cette concession à sa goinfrie nous évitera la rude tâche de maîtriser un forcené de 90 kgs. dans moins d'une heure. La nouvelle route des glaciers, montre jusqu'à 2800 mètres, c'est une bonne surprise, mais en 12 kms à 12 % : l'euphorie baisse d'un ton ; au terminus restent 200 mètres à gravir dans le névé du Pitztalerjôchl, 3035 m, par une trace large et confortable, noire de monde. Sur l'arête du col s'agglutinent quelques centaines de sadiques narquois, ravis de l'attraction impromptue et gratuite que leur procure notre apparition ; car ils savent que, de l'autre côté, nous allons rire. L'un après l'autre, les obturateurs sont armés. Bande de voyeurs ! Jacques a planté son vélo pour aller tâter le terrain. Pas besoin de miroir pour savoir que mon faciès constipé rayonne l'enthousiasme d'une dinde aux approches de Noël, mais le vin est tiré ... Sur la vire étroite, coupée d'escarpements, ma prestation doit sembler délicieusement lamentable aux sadiques du col ; les croisements sont délicats ; il aurait fallu adopter le portage à gauche de préférence à l'habituel portage à droite, trop dangereux ici, mais changer d'épaule n'est pas facile non plus. Quant à marcher à reculons ... Et là haut, les sadiques, toujours, qui scrutent ou s'agitent bruyamment, le doigt sur le déclencheur ou l'œil rivé aux jumelles dans l'attente de l'inoubliable instant. Les combler en franchissant en chute libre les 150 m de gaz qui me séparent de ce qu'il faut bien appeler un cirque serait des plus navrants : un si joli vélo ! Surtout que mes deux amis sont déjà tirés d'affaire et que j'aurais l'air de vouloir faire l'intéressant. Je les rejoins en terrain sûr, égrainant cauteusement, comme disent de façon si savoureuse les Italiens, les derniers décamètres, les yeux fixés sur la pointe des souliers et non sur la ligne bleue des Vosges. Messieurs les sadiques bonsoir ! La descente sur le Pitztal, délivrée de tout souci de sécurité, coupée seulement de difficultés mineures, ne sera plus qu'une longue patience dans l'éclat insoutenable des glaciers et le tourbillon sauvage des eaux. Le triptyque a fermé ses volets ; la randonnée poursuit son cours fantaisiste vers le lointain lac de Côme. Prochaine station : la première épicerie évidemment.

Michel PERRODIN

NOTA : Les deux premiers cols ne comportent aucune difficulté technique. Le dernier, à éviter par temps humide ou enneigement, est beaucoup moins scabreux dans le sens opposé à celui décrit.

CAP AU NORD

Je suis parti de Savoie voici quarante jours, le temps d'un déluge. De toutes façons, j'étais prévenu, en Norvège, il pleut tout le temps ... Avant de partir, je dois attendre l'ouverture tardive de l'unique magasin du village. Mieux vaut ne rien oublier, le prochain commerce peut être à plus de cent kilomètres ! La matinée est déjà bien entamée quand je commence à rouler. La route suit sagement le bord d'un fjord, d'habitude, elle a plutôt tendance à faire des montagnes russes. Je longe la mer pendant une heure, puis je casse la croûte dans un hameau quelques maisons groupées autour d'une école. Quelques dizaines de kilomètres plus loin, je trouverai un autre pâté de maisons entourant un garagiste, et encore plus loin ce sera une épicerie. Comment peut-on être Norvégien ?

Ces idées me turlupinent pendant que j'entreprends l'ascension du Kvaenangs fjellet, un petit col culminant à 402 m. Altitude assez ridicule chez nous mais déjà sérieuse par ici, à voir la végétation. A cent mètres disparaissent les derniers arbres dignes de ce nom, et à trois cents les bouleaux ont l'air de myrtilles ! Plus haut, on ne les voit plus, ils sont sous une épaisse couche de neige qui contribue à rafraîchir une atmosphère déjà peu propice au vélo. Le Col ressemble assez à l'Iseran (y compris l'hôtel-souvenirs) à ceci près que l'on y a une belle vue sur l'Océan glacial arctique.

Pour ne pas mouiller mon unique collant, je roule constamment en short et chaque descente me glace les jambes. J'ai toujours du mai à repartir. Ce ne sont pourtant pas les rudes petites côtes qui manquent sur la vieille route défoncée qui fait le tour du fjord Kvaenangen bientôt coupé par le pont de Sôrstraumen. Hélas il en manque quelques mètres et je dois faire le tour. Le paysage est beau mais la route si mauvaise que le moral descend à vive allure. Trois heures plus tard, je suis de l'autre côté du pont, mais j'ai fait 35 kms. Et un peu plus loin, la plaie : un chantier, pas un de ces chantiers de chez nous où trois cantonniers se hâtent lentement, mais un chantier norvégien : la route est littéralement labourée sur 30 kms. Cela ne gêne guère les voitures qui foncent encore plus qu'à l'habitude, projetant des pierres dans toutes les directions, et plus spécialement dans la mienne ... A six heures du soir, je quitte le chantier et j'entre dans la Province du Finmark. Un panneau criblé de balles borde la route : Kirkenès 611 kms. Et Oslo, l'autre bout du pays est à 1920 kms derrière moi ...

Ici aussi, la route a été refaite sur quelques kilomètres. En fait de réfection, il y a mieux ! une niveleuse rabote les bosses et bourre les trous de terre meuble. A l'œil, c'est parfait, mais les roues ne ratent pas un des trous ainsi cachés. Heureusement, cela ne dure pas, et l'on voit de nouveau tous les nids ainsi cachés. Certains sont même occupés par des mouettes ! Un peu plus loin un troupeau de rennes, clochettes au cou, me regarde passer. A défaut de trains et de vaches ... Vers 9 heures, le soleil commence à décliner, la température l'imite. Je ne peux plus m'arrêter sans aussitôt grelotter. Je roule jusqu'à Alta que j'atteins à 11 heures. Je m'installe sous le kiosque à musique, à l'abri d'une ondée toujours certaine en cette contrée ! Les curieux affluent aussitôt. Curiosité malsaine, ces moustiques venant uniquement pour piquer et leurs cadavres commencent à "orner" mon carnet de notes.

Je quitte la ville à une heure de l'après midi. A la sortie, surprise des vaches broutent dans un pré. Ça faisait longtemps que je n'en avais vues... Quelques kms plus loin, je commence à grimper sur un plateau. Après les dernières maisons des gamins courent sur la route et arrêtent les touristes pour leur extorquer ... leur adresse qui va rejoindre dans un calepin une déjà longue collection. Ayant décliné mon identité, je peux continuer la grimpette ... Sur le plat, j'arrive à oublier mes 25 kgs de bagages, mais là, ils me restent en travers des mollets ... Une petite heure plus tard, je débouche sur le désert. A perte de vue, rien d'autre que de l'herbe rase, de la neige, et la route rectiligne dont on distingue toutes les bosses sur dix kilomètres ... Déprimant!

De temps en temps, j'aperçois une cabane misérable. Je mange près d'une cabine téléphonique à côté de quelques cabanes. Une porte s'entrouvre, un chien famélique s'approche et s'assied, un œil sur moi, l'autre sur ma tartine ... plus je lui en donne, plus il s'approche, et je pars avant qu'il n'engloutisse tout mon casse-

croûte ... Au fil des kilomètres, l'état de la route empire ; d'abord correctement revêtue, elle se mue en une colle semée de trous, même les rares voitures doivent ralentir. Peu à peu, les arbustes réapparaissent et je rejoins une zone habitée.

Je prends la direction d'Hammerfest, cela fait un détour de 100 kms mais, si je n'y vais pas je le regretterai longtemps. Il eût été dommage de ne pas y aller ; les couleurs lumineuses des rares maisons de bois mettent une petite touche de vie dans ce paysage sévère de roches et de neige jusque dans la mer. Des rennes broutant l'herbe rase s'enfuient à mon approche. Les centaures à roues doivent être assez rares dans le coin ! A 9 heures, j'entre dans Hammerfest, la plus belle ville de Norvège, à mon avis. La ville et le port ne font qu'un. Point de barrières, les réservoirs de mazout se mêlent aux villas, la conserverie est dans la rue commerçante ; les écoles près des bateaux ... Tout semble s'arc-bouter comme pour mieux résister aux assauts des montagnes enneigées perdues dans les nuages.

Je "crèche" sous le préau d'une crèche, quand, au petit matin (notion artificielle puisqu'il n'a jamais fait nuit), je me trouve avec une tasse de café fumant sous le nez sans que je sache d'où elle vient. J'accepte avec plaisir. C'est la troisième fois en quatre jours que l'on m'offre du café (cela ne m'est arrivé qu'une fois en France). Avant mon départ, on m'avait tracé un portrait assez sombre des Norvégiens "gens grincheux, froids qui refusent de vous donner de l'eau etc". C'est vrai qu'ils n'ont pas l'exubérance des Italiens, mais ils sont finalement assez sympathiques. Et l'on peut laisser traîner ses affaires sans qu'elles ne disparaissent ... Après un solide casse-croûte, je fais un tour en ville, mon identité va encore compléter deux carnets, pour la plus grande joie des gamins. Je visite le port et me retrouve entouré de marins portugais qui appellent aussitôt le traducteur qui a travaillé en France. Comme moi, ils aimeraient le soleil de minuit, si on le voyait. Le pays est un peu frais à leur goût. La discussion tourne court, ceux du bord commençant à râler. Il y a un gros tas de cageots de légumes à charger et la moitié de l'équipage papote autour de moi, les autres n'apprécient guère.

Je pars à 15 h en direction d'Honningsvag, à 180 kms de là. J'y serai demain matin. C'est là le gros avantage du soleil de minuit, on fait les étapes que l'on veut, quand on veut. De toutes façons, vous rencontrez des promeneurs aussi bien à 2 h du matin qu'à midi... Je repasse sur le nouveau pont d'Hammerfest (à péage, même pour les cyclistes - 8 francs pour faire deux fois 500 m - puis je rejoins la route du désert lapon. Cette portion est plus courte. De loin en (très) loin, les Lapons proposent leurs souvenirs aux touristes qui repartent tous avec des bois de rennes sur le toit. J'ai même vu un motard à cornes! La route du Cap Nord vient d'être goudronnée, et c'est un vrai plaisir de rouler. J'appréhende seulement le passage du tunnel de Skavberg à la terrible réputation. 3 kms d'un infect boyau défoncé, inondé et noir ... Un Breton, rencontré à Oslo m'avait dit avoir eu de l'eau par dessus ses bottes ... sinistre ... Et le voilà, éclairé. Je suis vaguement déçu, mais, quoiqu'on en dise, mieux vaut y voir clair. Par contre, les glouglous sautillants dignes d'une cascade sont encore là, ainsi que les gros trous. J'entre dans le tunnel sur mon vélo astiqué jusqu'à la dernière vis. Le faible éclairage intérieur permet de distinguer les flaques d'eau, mais sans plus. Et de toutes façons, il y en a tellement que je ne peux toutes les éviter. Un quart d'heure plus tard, j'en sors en triste état, boueux des pieds aux genoux, et juché sur une bécane grinçant et coinçant de partout. Encore une belle séance de chiffon en perspective ! et dire qu'il faudra repasser le tunnel dans l'autre sens !

Juste après, je déloge un troupeau de rennes qui s'enfuient sur la route. Ces animaux sont extrêmement peureux et j'ai bien failli revenir sans une photo de renne. La seule que j'aie a été prise à contre jour à 10 h du soir, en Finlande (et de loin).

La route suit plus ou moins la côte pendant une soixantaine de kms. A cette heure là (minuit) c'est désert. La région est très curieuse : depuis la fin de la dernière glaciation la terre monte lentement, et l'on voit d'anciennes plages perchées 20 m au-dessus de l'eau. A 1 h, j'arrive à la baie pelée et encore enneigée de Kåfjord d'où je dois prendre le bateau pour l'île du Cap Nord. Une heure d'attente, heureusement qu'il y a une salle d'attente chauffée, dehors il ne fait que 6°. Une nouvelle fois, je roule quelques mètres dans un bateau, j'attache solidement mon vélo pour que le roulis ne l'envoie pas promener sous les voitures voisines, puis je monte sur le pont. Le temps de quelques photos et je rejoins des lieux un peu plus chauds. Ces petits bacs sont pourvus de toutes les commodités (dont une cafétéria) et même des machines à sous,

un des passe-temps favoris des Norvégiens... A 3 h du matin, nous abordons à Honningsvåg, je fais le tour de la ville la plus septentrionale du monde (71° nord) puis, j'estime venu le moment d'aller me coucher. "Demain", "l'assaut final".

12 h 30, en avant pour les 35 derniers kms. La route fait d'abord le tour d'une baie. J'aperçois derrière moi un cycliste. Bizarre ... Je ralentis, mais il disparaît dans le camping. Je reprends mon allure et entreprends l'ascension du Cap qui culmine à 312 m. Cette montée doit assez ressembler à celles des grands cols des Alpes vers 1920. Les pierres roulent sous les roues et les voitures mitraillent à qui mieux mieux les bas côtés ... Étrange sensation à l'arrière ... Je sors ma plaquette de rustines, et c'est parti pour l'un des passionnants à-côtés du cyclotourisme ...

Je me lave les mains dans la neige, et repars, frigorifié. La route redescend presque à la mer et remonte encore à 300 m. Ça réchauffe les jambes, mais pas le moral ! A quelques encablures du but, une bombe me double. Un cycliste ! Sur un vélo de course avec boyaux ! Légère surprise... Hop ! un second ! Piqué au vif, je lance les 110 kgs de mon "attelage" à la poursuite de ces énergumènes. Et, j'atteins le bout du monde en sprintant (ou presque). Le temps d'aller faire des photos, et c'est une forêt de vélos près du mien. Huit Tchèques, venus avec un camion suiveur !!, un Norvégien, aussitôt reparti, et un Japonais à demi gelé par une forte bise. Certes beaucoup de cyclistes, mais perdus dans une foule de voitures et de cars. Nous échangeons difficilement nos impressions (si le cyclotourisme nous unit, nos langues nous séparent), puis chacun reprend son voyage. Les Tchèques rentrent dare-dare en camion, leurs trois semaines de liberté se terminant. Le Japonais s'en va doucement vers l'Inde (il vient du Portugal). Et je retourne vers mes montagnes, via le plus vilain pays que j'aie jamais vu ... la Finlande !

François RIEU.
ALBERVILLE (73)

LE 100 ÈME COL

C'est sans m'en apercevoir que j'ai franchi mon 100e col au cours d'une flèche de France Paris-Marseille le 25 mars 1978.

Je le guettais pourtant depuis le début de l'année car j'avais terminé ma saison précédente par le col du Portillon, qui était le 96è depuis mes débuts cyclos. Or, en étudiant le parcours avant le départ, je ne comptais ajouter à ma liste que trois cols dont le col de la République franchi la veille après bien des péripéties dues à la neige, sur les hauts plateaux du Rhône et de la Loire. C'est donc que le soir que je découvrais sur ma carte le col de LA BATTERIE franchi dans la matinée, sans effort particulier, étant situé sur les hauts plateaux de l'Ardèche à la même altitude environ que Le Chambon et Saint-Agrève. J'étais donc loin de me douter en payant un ... Vittel-citron à mes amis à Saint-Agrève que j'arrosais mon 100e col.

Jean-Pierre RENOUX
PARIS (75)

COL

Nous voilà au Club des Cents Cols :
Pour nous, cyclos, c'est un symbole.
Un grand merci au fondateur,
Chacun de nous en est flatteur.

A travers les monts et vallées,
A bicyclette, on caracole ;
C'est un plaisir de bien rouler
En franchissant de nombreux cols.

Un petit port ou un passage,
Nous permet, sans aucun péage,
De jouir de vues exceptionnelles,
Juste en tournant des manivelles.

Sont séduisantes les routes tranquilles
Pour les trouver, c'est difficile,
Mais le bonheur est bien plus grand,
Nous en sommes tous des plus contents

C'est une détente et une joie
D'utiliser la petite reine ;
On devient tous de petits rois
Plaisir d'un travail à la chaîne,

D'agréables routes forestières,
Parmi les pas et les collets
Bien ombragées, on en est fier
D'y faire tourner nos doux mollets.

Les routes des crêtes sont entraînantes
Sont bien jolis monts et sommets,
Sont enivrantes les belles descentes,
Vers les gorges et les ruisselets.

Inoubliables sont les souvenirs
De ces sorties fort appréciées
Ce n'est rien de bien le dire,
Il reste à nous d'en profiter.

Roger GUERRIN
VESINET (78)

DES COLS MASOS DU BOUT DU MONDE

Tous nous étions bien entraînés à faire de longs efforts sur un vélo. Pour ma part, j'avais déjà effectué avant le départ 4000 kms ...

Voici le récit d'une mémorable étape :

Nous sommes à mi-parcours après avoir effectué 800 kms. Nous avons un jour de repos et nous entamons la deuxième partie. Le matériel commence à avoir pris de sérieux coups, le mauvais état des routes ne faisant pas de cadeau. Nous reprenons nos petites reines pour une nouvelle étape de 130 kms. Ce matin là le ciel est très gris et une faible pluie commence à tomber. Avant le départ nous avons droit à plusieurs discours et remise de médailles de la part des Autorités locales nous promettant une dure étape. Nous commençons à partir ; heureusement la pluie a cessé, la route est bonne, ce qui nous étonne car nous n'y étions plus habitués. Après 70 kms nous arrivons dans une localité appelée SOLO où nous sommes chaleureusement conviés à nous arrêter.

Une nouvelle réception est prévue pour nous avec des boissons. Nous rencontrons un club de cyclos local. Bien souvent, leurs vélos ne sont pas en très bon état, mais ils nous accompagneront pendant un moment. Après une bonne heure d'arrêt, il est déjà 11 heures, nous repartons et rapidement le décor change : la route devient plus mauvaise avec une succession de faux plats et il fait environ 50°. La fatigue se fait déjà sentir pour certains. Après avoir parcouru de nouveau 30 kms nous nous arrêtons dans une petite auberge : repas à base de brochettes, de riz et de fruits tels que bananes, mangues, ananas. Vers 14 h 30, avec une provision de gourdes de thé, les derniers d'entre nous partent. La route continue à s'élever, il fait toujours aussi chaud. Le décor est magnifique : des palmiers à noix de coco au lait rafraîchissant, des rizières très bien tracées, des bananiers. De tous côtés les volcans très nombreux dominant dans un élan majestueux. Eux, au moins ne souffrent pas de la chaleur !. Nous traversons de nombreux villages dont les habitants, dans la gaîté, nous applaudissent un peu étonnés. Plus nous avançons, plus la route est raide. Dans les 10 derniers kilomètres ce n'est plus qu'une succession de murs invraisemblables à plus de 30 % sur plusieurs centaines de mètres. Aucun d'entre nous n'avait jamais rencontré un col pareil, ahurissant. Nombreux ont renoncé et effectué des morceaux à pied, ce qui n'était pas plus mal. Pour prétendre escalader ces côtes il fallait s'armer de courage et de détermination, puiser le maximum de ses forces, avoir un petit développement : 32 x 24 ou même 30 x 26, debout sur les pédales recherchant la puissance. Pour ma part, j'étais obligé de m'arrêter dans certains replats pour reprendre mon souffle avant d'attaquer le prochain mur.

Le plus impressionnant et dangereux c'était la descente de l'autre côté du col. Je commençais à ne pas me servir des cale-pieds. Je serrais les freins au maximum et dès que je sentais que je prenais un peu trop de vitesse j'évitais de prendre tout droit dans la ligne de pente en faisant des aller et retour de droite à gauche. Heureusement il n'y avait pas trop de circulation sur des escaliers pareils. "C'est dingue !". Ce col s'appelle le "SARANGAN PASS" et culmine à 1 700 mètres d'altitude.

Après 5 kms de descente, nous sommes arrivés dans un splendide petit village. C'était la fin de l'étape et l'effort produit pour arriver là était récompensé par ce point de vue rêvé : un petit hôtel, de petits appartements de deux pièces pour deux avec balcon et vue sur un splendide lac entouré de palmiers, de fleurs exotiques aux couleurs vives. Les volcans pointaient toujours leurs silhouettes coniques dans les environs.

Pendant ce raid original je n'ai pu mettre, à mon regret, que quatre noms sur des cols distincts. Nous en avons probablement franchis d'autres, le parcours ne manquant pas de bosses.

Agréable souvenir d'un voyage extraordinaire dans un pays fascinant qui laisse rêveur ceux qui ont eu l'immense plaisir de le parcourir.

Robert DÉSAIRE
ANNECY (74)

AVEC MON VÉLO J'AIME...

... revoir les sites familiers, découvrir des horizons nouveaux,
... les sorties du dimanche, les randonnées d'été, les voyages de vacances, les rendez-vous d'hiver dans le petit café autour du poêle, la compagnie de quelques (ou nombreux) amis avec qui l'on partage les difficultés et les satisfactions, les impressions... comme les provisions! C'est plus spécialement aux sensations et impressions "sur deux roues", au contact de la nature, que sont consacrées les affirmations suivantes :

J'aime ... le mouvement des nuages et de leurs ombres sur le sol ou les parois de la montagne, la luminosité des lointains après la pluie, le rougeolement un peu mauve du soleil couchant, l'émergence en pleine lumière au-dessus des nuages lors de la montée d'un col ...

... la fraîcheur piquante du petit matin, la perception de l'air, liée au déplacement, révélant une moiteur de la peau nullement désagréable ; la fraîcheur des descentes méritées et distillées en respirant à fond ... ; beaucoup moins l'ardeur du soleil du midi en été, qui mord, brûle et dessèche ...

...l'odeur entêtante des foins coupés, les effluves odorantes des mélèzes dans la forêt alpestre, la senteur des sous-bois embaumant un air à demi prisonnier.

... le sifflement du vent ("favorable"!), le bruissement sec des feuilles d'automne sous les pneus, et même le crépitement de la pluie sur le plastique de l'imperméable. Le murmure du ruisseau, la chanson des cascades(près du "pont d'Espagne"...), voire le grondement du torrent, et aussi un silence dense, "de qualité", si apprécié du citadin. Et jusqu'au cliquetis familier et rassurant de la roue libre ! sans parler du cri strident et joyeux du grillon, symbole de "très beau temps" ..., parfois lancinant. ... des sensations ou impressions plus subtiles, la griserie des descentes même prudentes, la joie de la fin d'une averse qui marque le balancement de la nature, qui veut "qu'après la pluie vienne le beau temps", la légèreté de l'air environnant les cimes, symbole de pureté, la sensation de bien être qui résulte de la bonne utilisation de nos groupes musculaires, le combat, très serein (!), avec une difficulté et la satisfaction de la maîtriser, l'apaisement du soir, à l'heure des rayons inclinés, des plus belles couleurs, des photos réussies !

... la rencontre imprévue avec la gente animale, l'envol éperdu d'un groupe d'oiseaux cachés dans les maïs, l'escapade furtive et aérienne de l'écureuil brusquement dérangé, la vision (exceptionnelle !) d'un sanglier que le froid et la faim ont conduit à proximité d'une ferme du Vexin (n'est-ce pas André Robin?), la lente progression de la limace ou de l'escargot sortis après la pluie et qu'évite notre roue avant ... moins le tête à tête (si l'on peut s'exprimer ainsi) avec un chien aboyeur et menaçant pour notre équilibre !

J'aime au sein de la nature voir évoluer l'homme et sa dérisoire machine, tous deux petits et bien fragiles. Pourtant l'homme est capable de se situer dans le temps et dans l'espace, a la possibilité de vaincre des obstacles naturels importants, avec un peu de prudence de se soustraire aux aspects les plus sévères de la nature, de sélectionner des impressions nombreuses riches et variées et de les communiquer à autrui.

En définitive, j'aime voir et revoir, partir à la découverte - le jour est toujours nouveau - tous nos sens sollicités, au mieux avec des amis !

Vous aussi ? Alors "bonne route".

Jean FOUCHARD
PARIS (75)

POUR UN INVENTAIRE DES MONUMENTS HISTORIQUES

Si l'objet de notre Confrérie est de rassembler les "cyclo-montagnards-collectionneurs", l'un de ses buts à l'origine était certainement de dresser l'inventaire de tous les cols cyclables français. Grâce au travail de bénédiction de Robert Chauvot et de quelques autres, c'est aujourd'hui chose faite et comme disent les comptables, il s'agit d'un inventaire permanent, c'est-à-dire tenu à jour scrupuleusement. On ne va pas s'endormir sur ces lauriers ...

Il me semble qu'avec ses quelques 1000 membres, le Club des Cent Cols est tout indiqué pour dresser maintenant un inventaire des monuments historiques. L'Arc de Triomphe ? ... Pas du tout, les monuments historiques du cyclisme, ces endroits qui sont inscrits en lettres d'or dans la "légende des Cycles".

Dans un premier temps, nous pourrions nous limiter à deux types : les stèles ou les plaques, et les rues.

LES STELES OU LES PLAQUES :

Voici ma contribution personnelle, en partant du Nord en allant vers le Sud.

1) Au sommet du Ballon d'Alsace une plaque sur un socle de pierre d'environ 1,50 m de hauteur commémore la première ascension d'un col en course et la mémoire du premier précurseur des porteurs du maillot blanc à pois rouges, René Pottier.

"Dans le Tour de France course annuelle de 5 000 kms organisée par l'Auto, René Pottier (1879-1907) arriva premier en cet endroit en 1905-1906 après avoir soutenu dans l'escalade du Ballon d'Alsace une vitesse moyenne de 20 kms à l'heure et dépassé tous ses adversaires".

2) A Paris, sur les grilles du Parc de Saint-Cloud, une plaque apposée par le Touring Club de France dit : "le 31 mai 1868, dans le Parc de Saint-Cloud, fut gagnée par James Moore la première course de vitesse de vélocipèdes organisée en France".

3) Près de Saint-Étienne, au sommet du col du Grand-Bois, les admirateurs et disciples de Paul de Vivie (alias Vélocio) apôtre du cyclotourisme, lui ont élevé un monument sur lequel on peut lire : "A Velocio - Paul de Vivie 1853-1930 - apôtre de la Polymultipliée - Ses amis et admirateurs".

Y fut apposée aussi une plaque de bronze à l'occasion du : "Cinquantième de la Journée Vélocio- 1922-1972 - Fondateurs Jules Bareillon, Jean-François Boudet, Albert Raimond".

4) Sur le versant Sud du Galibier, à l'entrée du tunnel qui permettait de couper au dernier hectomètre de dénivellation, un gigantesque monument a été érigé à la mémoire d'Henri Desgrange, père du Tour de France et "importateur" en France de la formule Audax. Je n'ai malheureusement pas relevé le texte complet.

5) Sur la face Sud de l'Izoard, à la sortie de la «Casse Déserte» les lecteurs du journal "L'Équipe" admirateurs de Fausto Coppi ont fait apposer sur un rocher une plaque de marbre blanc avec le profil du Campionnissimo.

L'endroit serait celui où Fausto, convalescent, est venu encourager Louison Bobet qui signa ce jour-là du Tour 1953 un de ses Plus légendaires exploits.

6) Sur les pentes du Ventoux, entre le Chalet-Reynard et le sommet, à environ 2,5 kms du sommet, un monument de granit présentant la silhouette d'un coureur, rappelle la mort tragique à cet endroit de Tom Simpson «A la mémoire de Tom Simpson, médaillé olympique, champion du monde, ambassadeur sportif britannique, décédé le 13 juillet (Tour de France) 1967 - Ses amis cyclistes de Grande Bretagne».

Au pied du monument, une plaque de marbre blanc dit, en français et en anglais :

“For his country’s honour - Mont Ventoux. Tom Simpson, “le Moineau” qui s’éleva au sommet du sport qu’il avait choisi tomba ici le 13 juillet 1967.

Pour commémorer la déchirante agonie de son héroïque et final effort pour gagner le Tour de France, l’association britannique des coureurs cyclistes professionnels dédie cette plaque pour immortaliser la légende que “Major Tom” est notre idole en exil¹.

Placée ici au nom des cyclistes de partout par des membres du “International Cyclists Saddle Club London”.

7) A Pernes-Les-Fontaines, au pied du Ventoux, à quelques kilomètres de Bedoin, une plaque a été apposée sur la maison natale de Velocio, aujourd’hui Bar “ Le Moderne”. On y lit : “Ici est né le 19 avril 1853, Paul de Vivie, propagateur du cyclotourisme en France - Mort des suites d’un accident le 4 mars 1930 - A Velocio ses disciples reconnaissants - Célébration du Centenaire - Pâques 1953 -”.

8) Dans un genre un peu différent, il existe une chapelle dénommée Notre-Dame-des-Cyclistes qui renferme de nombreux trophées et souvenirs. Luis Ocana s’y est marié. Il s’agit d’un village dénommé “La Bastide d’Armagnac”, dans les Landes je pense. Quelqu’un pourrait-il le localiser plus précisément et donner des renseignements complémentaires sur son contenu ?

9) Sainte-Marie de Campan se trouve entre les cols d’Aspin et du Tourmalet. A la sortie du village, à droite quand on se dirige vers Lourdes, une petite grange porte une plaque qui dit : “Ici en 1913, Eugène Christophe, coureur cycliste français, premier au classement général du Tour de France, victime d’un accident de machine dans le Tourmalet répara à la forge sa fourche de bicyclette. Quoiqu’ayant parcouru de nombreux kilomètres à pied, dans la montagne, et perdu plusieurs heures, Eugène Christophe n’abandonna point l’épreuve qu’il aurait dû gagner fournissant ainsi un exemple de volonté sublime”.

Don de la Fédération Française de Cyclisme, sous le patronage du Journal “l’Équipe”. Il faut signaler que Christophe ne portait pas le maillot jaune ce jour-là, puisque celui-ci ne fut imaginé par H. Desgrange qu’en 1919. Par contre, il le portait quand la même mésaventure lui survint dans l’une des dernières étapes du Tour 1919 (à Raismes, près de Valenciennes) ; c’est ainsi que, pour le même motif, Christophe subit la même punition : perdre le Tour. L’une des célèbres fourches de Christophe a été léguée au Musée du Sport.

Je voudrais aussi signaler deux monuments situés en Italie :

10) Au sommet du Stelvio, une stèle à la mémoire de Fausto Coppi a été érigée. Je n’en connais pas le texte. On désigne parfois le Stelvio sous le nom de “Cima Coppi”. Ce n’est pas exact, pas toujours en tout cas, puisqu’on baptise de ce nom le point culminant de chaque “giro” et qu’une prime s’y dispute. Et le Stelvio ne figure pas chaque année au programme.

Au Tour de France se dispute de la même façon le “Souvenir Henri Desgrange” au passage du point culminant.

11) Au sommet du col du Ghisallo, près de la frontière Suisse dans la région du lac de Côme, s’élève la Madona del Ghisallo, une chapelle qui contient de nombreux ex-votos cyclistes (maillots, vélos, etc).

Un monument a été érigé par le Comité Olympique Italien, la Fédération Cycliste Italienne et le club local. Il représente un cycliste triomphant, le bras levé, et à côté, un cycliste tombé à terre. Une traduction, assez libre, du texte dit : “Et Dieu créa la bicyclette pour que l’homme en fasse un instrument d’effort et d’exaltation sur le difficile itinéraire de la vie. Sur ce col, elle est devenue un monument à l’épopée sportive de notre peuple toujours résolu dans la vertu et prêt à accepter le sacrifice”.

Enfin sur le parcours Liège - Bastogne - Liège, un monument a été érigé en souvenir de Stan Ockers. Quelqu’un peut-il le décrire et le situer précisément ?

LES NOMS DE RUES

Une façon de rendre hommage aux grands hommes est de leur élever une statue, mais cette habitude semble se perdre, ou d'attribuer leur nom à une rue. Les hommes politiques, les militaires et les artistes se taillent la part du lion dans cette distribution.

Je serais bien étonné qu'il n'existe pas d'autres rues ou avenues portant le nom d'une célébrité cycliste que les deux suivantes que je connais "personnellement".

1) A Saint-Étienne, la route qui conduit au col du Grand-Bois (ou de la République) s'appelle "Avenue Velo-cio", ou est-ce plutôt "Avenue Paul de Vivie" ?

2) A Gemenos, dans les Bouches-du-Rhône, lorsqu'on se dirige vers le col de l'Espigoulier, on voit à main gauche une plaque : "Rue A. Magne" ; ne me dites pas qu'il ne s'agit pas d'Antonin ?

3) Il existe une place Luis Ocana à Magnan dans le Gers, près de Nogaro.

Voici ma contribution à cet inventaire, que chacun apporte sa pierre et l'édifice sera vite terminé. Le plus simple est d'envoyer un mot avec le maximum de précision, une photo éventuellement, sur le monument qu'il connaît, à Jean Perdoux.

Un dernier conseil : limitons-nous aux monuments d'intérêt général...

Jean-Pierre MÉROT
GLAND (Suisse)

LA CHAPELLE D'ARAGNOUET

"SUR LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES"

Au pied du dernier rempaillon menant au tunnel d'Aragnouet-Bielsa, au-dessus de Saint-Lary, s'est nichée l'une des plus belles églises de cette région : la chapelle des Templiers d'Aragnouet. Construite au XIIe siècle, de style roman, elle accueillait et hébergeait les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Ce sont les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui l'ont édifiée. Des siècles plus tard, elle est toujours là, au creux d'un vallon, sur le bord d'un torrent, toujours aussi simple et superbe, dans un cadre montagnard impressionnant. Longtemps connue uniquement des habitués du département des Hautes-Pyrénées et des cyclotouristes, cette église est devenue aujourd'hui une "vedette" du tourisme bigourdan depuis que la route joignant la France à l'Espagne passe par le tunnel d'Aragnouet-Bielsa.

Lu dans la dépêche du midi,
transmis par Maurice CAUBIN.

HIVERNALE

Il faisait si beau, en ce dimanche, que Godefroy ne se sentit pas la force de rester dans ses pantoufles. Certes, le thermomètre accusait une température de saison et les premières neiges avaient depuis des semaines blanchi la chaîne pyrénéenne. Mais justement, les sommets commingeois étaient si blancs et le ciel si bleu que l'invite paraissait trop pressante pour y pouvoir résister. Godefroy n'y résista pas.

Seulement au lieu de faire comme "tout le monde", c'est-à-dire chausser les souliers de ski et rejoindre les foules au pied de quelque "tire-fesses", Godefroy préféra les souliers cyclistes, enfila ses gants d'hiver, fourra une tablette de chocolat, deux oranges, son appareil photo et l'anorak dans son sac de guidon et s'en alla.

Il s'en fut vers le col du Menté.

En ce temps là, le col du Menté n'était qu'un chemin muletier connu seulement des bûcherons, des bergers et de quelques cyclotouristes. Nul n'aurait pu prévoir qu'il verrait un jour ses lacets gravés par les pelotons du Tour de France. Mais ceci est une autre histoire !

Donc, Godefroy pédalait vers le Menté. Et comme le pédalage régulier d'un cyclotouriste favorise les cogitations, Godefroy cogitait. Il évaluait ses chances : passerait-il ? pourrait-il déboucher sur le versant de Boutx ? Car il fallait préciser que le Menté, comme tous les cols, a deux versants : celui de Ger-de-Boutx que les coureurs du Tour gravissent en venant du col du Portet d'Aspet, et le versant de Boutx, qui plonge vers la Garonne, non loin de la frontière espagnole.

Certes, le Menté n'est pas très haut : il culmine à 1 349 m. Mais il est pentu, ses lacets sont raides et serrés. De plus, les deux derniers kilomètres sinuent sur un versant nord, très exposé à l'ombre d'une épaisse forêt. Godefroy savait tout cela. Il savait aussi que les premières pentes, très abritées et exposées au soleil, sont rarement encombrées par la neige.

Ce jour-là, il en fut bien ainsi. Familier des lieux, le cyclo négocia prudemment la base du col. La route est classique. C'est la N.618, celle qui monte aussi vers le raide Portet d'Aspet. Mais, au hameau de Henne-Morte, le chemin du Menté quitte la Nationale : à l'époque, le goudron cessait aussi à ce carrefour. Le chemin, mi-empierre, mi-herbeux, se haussait au-dessus de la vallée, s'étranglait dans la traversée de Ger-de-Boutx entre les quelques maisons du hameau, puis se lançait à l'assaut des pentes supérieures. Assez bien tracé jusqu'à la forêt, il se transformait ensuite en mauvais passage muletier.

Jusqu'à la forêt, Godefroy progressa sans ennuis particuliers. Bien sûr, il avait passé dès le pied du col son petit plateau, celui de 28 dents. Avec une couronne de 25 dents à l'arrière, il ne craignait pas de rester en litige à la corde de quelque lacet. Il savait depuis longtemps que les petits braquets des cyclos font sourire les non initiés ou les fiers-à-bras. Mais il avait aussi appris que c'est au pied du mur qu'on voit les maçons...

Donc, sur son 28 x 25, Godefroy gagnait de l'altitude. Il avait rencontré les premières plaques de neige dès le village de Ger-de-Boulx. Mais il s'agissait de timides traces, étriquées et confinées au creux des fossés ou à l'ombre des bergeries. Sur les pâturages attiédés par le grand soleil, les moutons étaient nombreux à paître. Le torse allégé et les manches retroussées, il fallait même transpirer ferme pour progresser.

Soudain, comme Godefroy se laissait déjà glisser vers un optimisme prématuré, une congère embusquée au détour d'un lacet l'obligea à rouler au ras du talus pour ne pas mettre pied à terre. C'était une première alerte. La seconde ne tarda guère. A l'orée de la forêt, là où le chemin, de plus en plus mauvais, change de versant pour pointer vers le col, la couche neigeuse devint continue. D'abord têtu, Godefroy tenta de forcer le passage et, cramponné au guidon, vrilla sur les pédales, il laboura sur quelques mètres. Son chétif élan mourut bientôt. Enfoncé jusqu'au pédalier, le vélo s'enlisa irrémédiablement et, avec un long soupir, le cavalier se retrouva les pieds dans la neige, irrité, déjà inquiet. Ça s'annonçait mal.

Sous le couvert des sapins, en direction du col, il n'y avait plus trace de chemin. Fallait-il tourner bride ? Arriver si près du col et ne pas le franchir parut trop bête à Godefroy. Il continua. Il tenta d'abord de traîner le

vélo près de lui; Mais la neige se tassa bientôt dans tous les recoins de la machine ; les roues ne tournaient plus et c'était double travail de progresser soi-même et de faire avancer ce qui n'était plus qu'encombrante ferraille. Il est curieux de constater combien l'engin le mieux conçu et le mieux entretenu peut devenir un assemblage hétéroclite et absurde dès lors qu'il se trouve dans un élément étranger. Et il n'est pas d'élément plus étranger à une bicyclette que la neige ! C'est que pensait Godefroy en se résignant à prendre sa monture sur l'épaule.

Un vélo de randonneur a beau être presque aussi léger qu'un vélo de course, il ne tarde pas à peser très lourd dès lors qu'il repose sur une épaule par un point d'appui de quelques centimètres carrés. Très vite, Godefroy se lassa. Il essaya d'enrouler un pull-over autour du tube horizontal du cadre, mais ce système précaire lui parut à l'usage plus irritant qu'utile ; la bosse du vêtement qui aurait dû servir de coussin prenait un malin plaisir à glisser et à former au-dessus du cadre un encombrant bourrelet, tandis que le tube, à nouveau dénudé, jouait plus que jamais son rôle de supplice chinois.

En outre, la neige se faisant plus épaisse, Godefroy ne tarda pas à s'enfoncer jusqu'aux genoux, puis par endroits, jusqu'aux hanches. A ce moment donné, trompé par la couche uniforme, il enfonça son pied au creux d'une vieille souche et s'étala, le nez dans la neige et le vélo par dessus. Barbotant quelques secondes dans cette ridicule posture, il se redressa enfin, toussant et maugréant, jetant un coup d'œil alentour dans la crainte d'avoir été surpris en si piteux exercice. Mais non, il était bien seul. Pas le moindre oiseau pour troubler le silence du sous-bois. Excédé, un peu nerveux et vaguement inquiet, Godefroy songea de nouveau à rebrousser chemin ; puis, se ravisant, il chargea le vélo sur son épaule douloureuse et en quelques élans rageurs, il gagna d'un coup plusieurs dizaines de mètres.

Haletant, en sueur malgré l'ombre froide du sous-bois, il s'arrêta pour chercher des repères. Connaissant les lieux, il savait qu'il n'était nullement égaré ; il cherchait simplement à distinguer les signes avant-coureurs du col. Il avisa enfin un hêtre au tronc convulsé qu'il identifia immédiatement: "L'hippopotame"!, pensa-t-il soudain joyeux et soulagé. Le vieux hêtre "hippopotame", c'était l'annonce du col tout proche ... Du reste, le sous-bois plus clairsemé, le souffle plus mordant du vent confirmaient cette observation. Godefroy se sentit puissant, son épaule lui sembla soudain moins endolorie, la neige moins profonde.

Il repartit zigzaguant, trébuchant, mais porté par l'espoir d'un proche succès. Effectivement, après quelques minutes, il déboucha tout soudain au col ensoleillé. De l'autre côté, sur le versant de la Garonne, le chemin bien tracé ouvrait ses perspectives commodes et rassurantes.

Alors, Godefroy enfila son anorak, s'assit sur un tronc tiédi par le soleil et, tranquillement, pela sa première orange.

Pierre ROQUES
GOURDAN (31)

UN HORS-LA-LOI EN CORSE

“Vous avez un employé qui dépasse les heures supplémentaires autorisées par la loi : Monsieur André Paul. Quelles que soient vos raisons, elles sont mauvaises. Veillez à ce que cela ne se renouvelle jamais !”

Voilà comment on devient un hors-la-loi ! C’est ainsi qu’après les travaux forcés, je fus condamné aux congés forcés. C’était en Mars 1976. Il n’était pas question de tenter une première hivernale dans le Tourmalet ... et si j’allais en Corse ? Je ne savais pas grand chose de la Corse, si ce n’est que c’est une île, comme la Nouvelle Zélande, mais plus près de nos rivages. J’achetais la “Michelin 90”, et partais aussitôt : la plupart de mes circuits sont des rêves longuement mijotés, au point d’user les cartes à force de les manipuler en chambre. Pour une fois, c’était de l’improvisation, une espèce de débarquement en catastrophe, mais c’est l’embarquement qui faillit être une vraie catastrophe, ou plutôt un banal fait divers que Nice-Matin aurait pu rapporter sous le titre “Un cycliste tente de se jeter dans le port”. Non ! Quand même pas, mais je cherchais mon bateau en longeant les quais, il pleuvait, et ma roue avant s’était dangereusement engagée dans les rails qui permettent aux grues de se déplacer pour le chargement ou le déchargement des navires ... Je le trouvais enfin ce bateau qui n’attendait plus que moi, je le prenais presque en marche, et le temps d’attacher solidement le bateau à mon vélo dans la cale réservée aux voitures avec la ficelle que j’emporte toujours avec moi, et qui ne m’avait jamais servie, je me retrouvais sur le pont arrière en 4e classe. Ce n’était pas le radeau de la Méduse, ni le Hai-Phong, heureusement, et pour 2,50 Fr. on pouvait même y louer une chaise longue. Je préférais m’asseoir par terre ce qui est une façon de parler quand on est en pleine mer ... C’était le “Fred Scamaroni” qui a fait, en Mars 1979, sa dernière traversée, après treize ans de service ... il a été remplacé en Juin 1979 par le “Cyrnos” qui pourra transporter quinze à vingt fois plus de vélos, mais la presse l’a présenté en écrivant qu’il pourrait transporter trois à quatre fois plus de voitures seulement. A cette époque de l’année, nous n’étions que dix passagers en 4e classe, et avions à notre disposition 116 brassières de sauvetage, c’était rassurant. Il le fallait bien car la mer était déchaînée, et le buste de Fred Scamaroni (1914-1943 “Je vais mourir Seigneur”) pouvait donner à penser que pour chacun de nous c’était le dernier voyage, le grand voyage ...

En quittant le port, j’espérais jouir d’une vue sur Nice et la Côte d’Azur vues du large, comme je ne les avais jamais vues ... Je n’ai rien vu, et je ne verrai rien en approchant des côtes corses, je ne verrai rien non plus, après avoir débarqué à Bastia, avec 2 h 30 de retard, en montant le col de Teghime dans le brouillard, et en descendant de nuit sous la pluie vers St Florent. Pendant les treize jours de mon premier tour de Corse, le soleil ne fera que de timides apparitions, mais les cartes postales et les dépliants touristiques en ont rempli mon album aux souvenirs.

Avant de voir la Corse ... et les Corses chez eux ... il m’a été donné d’en rencontrer un sur le bateau. Il avait voyagé toute la nuit précédente en train de Paris à Nice, avait deux énormes valises, et un accent savoureux chaque fois qu’il me demandait l’heure, il me la demandait souvent ! et m’a même demandé mon rasoir - une fois seulement ! J’ai été surpris de le voir quitter le bateau “sapé” comme un ministre, alors qu’il y était monté en tenue très négligée. Il n’était pas très bavard, et à mes projets cyclotouristes, avait très naturellement et très sincèrement répondu sur un ton plaintif : “Vous allez vous fatiguer !”. Cette traversée qui commençait bien mal ne fut pas sans d’heureuses surprises : grâce à l’amabilité du barman, je pus faire sécher chaussettes et chaussures sur la machine à café - comme autrefois à la caserne ! et puis, j’ai eu faim. Je n’avais pas eu le temps d’acheter de la nourriture, heureusement on vendait des sandwiches, j’en achetais un que je trouvais un peu cher. Deux heures plus tard, j’avais encore faim ... je trouvais un sandwich dans les toilettes, un sandwich en bon état ! Je ne voulais pas le manger égoïstement tout seul devant les autres passagers, j’en offrais à un jeune barbu que je pensais plus particulièrement désargenté et affamé à cause de son aspect : “Non merci, c’est le mien, mangez-le si vous pouvez, moi je ne peux pas” !!! Je l’ai mangé ... deux heures plus tard, j’avais encore faim, mais je résolus d’attendre l’arrivée à Bastia, c’est alors que, sans réagir à temps, je vis le barman traverser le pont en courant et jeter à la mer une brassée de sandwiches qu’il n’avait pas vendus ! Heureux poissons ! On doit pouvoir traverser la Méditerranée en pédalo en se nourrissant à l’œil dans le sillage des bateaux !

Sitôt débarqué à Bastia, je rejoignais St Florent pour ma deuxième demi-mini-étape de la journée puisque le matin j'avais fait Menton-Nice. J'arrivais juste au moment où il fallait allumer un feu dans une cheminée avec du bois encore plus humide que mes os. Je m'en tirais pas trop mal à l'aide d'un soufflet et surtout j'en profitais pour me sécher des pieds à la tête. Il le fallait bien avant de dormir dans une chambre où il faisait 14° ! Il faisait meilleur le lendemain matin à la messe dominicale car l'église était chauffée pour les seules quatre dames âgées qui se trouvaient là et qui ont été un peu étonnées de voir cet espèce de diable à l'aspersion d'eau bénite ... Deux jours plus tard, aux environs de Vico, il aurait fallu une caméra pour filmer en couleur la rencontre d'un cyclo tout de rouge vêtu avec toute une population en deuil et sous des parapluies noirs derrière un corbillard ... Je n'ai pu m'empêcher de penser à l'une des premières images du film la "vieille fille" où l'on voit un fourgon mortuaire passer devant la plage de Cassis ... et sur une vitre du fourgon un gros macaron rouge "J'écoute R.T.L." !

A Galeria, il faisait 9° dans la chambre, à peine plus que sur la route, et sans pouvoir dormir, car c'était un soir d'élections cantonales, ce qui s'est manifesté par toute une nuit de coups de feu, de klaxons, de pétards et d'éclats de voix ... Oui, j'ai retenu les températures de mes chambres froides mais j'en ai retenu aussi l'inconfort : il y manquait toujours quelque chose : ici pas de chaise, ailleurs pas de table, ailleurs encore pas de cintre ... J'en ai retenu aussi le prix - nettement supérieur à ceux pratiqués sur le continent - sauf une fois chez l'habitant, chez une vieille dame, qui a passé toute une soirée avec moi à gratter minutieusement un pied de cochon avant de le jeter dans le chaudron pendu à la crémaillère ... c'était à Bocognano, près du col de Vizzavona, un site magnifique, avec des sommets proches couverts de neige mais la seule carte postale en vente dans le pays représentait une vue de la gendarmerie ! Mon meilleur souvenir corse restera lié à une pédale cassée ! ... C'était au cours de la troisième journée un peu avant Porto. Que faire ? Je ne suis pas de ceux qui emportent dans leur sacoche un deuxième vélo en pièces détachées, et il fallait aller jusqu'à Ajaccio pour se dépanner ... J'ai continué mon tour de Corse en trottinette ! Comme lorsqu'à dix ans, j'essayais de tenir en équilibre sur un vélo d'adulte, debout, le pied droit sur la pédale gauche en se donnant de l'élan avec la jambe gauche. C'est comme cela que j'ai traversé les "Calanches" de Piana, et que je suis allé chercher le Col d'Osini sur la route Casanova, presque une autoroute où je n'ai rencontré qu'un âne ! J'ai roulé ainsi jusqu'à l'entrée de Cargèse, la ville grecque de Corse. Devant un vieux hangar à moitié démoli, rempli d'un bric-à-brac innommable, un homme était allongé sous une voiture pour une réparation difficile. J'ai attendu qu'il se relève pour lui parler de ma pédale. C'était visiblement un retraité : "Non je ne travaille pas, je passe le temps", puis, "vous savez, il y a un proverbe chez nous : le Bon Dieu n'abandonne jamais personne". Il disparaît dans cet espèce de cimetière de la brocante, remue des caisses, déplace toutes sortes d'antiquités et revient avec une poignée de ferrailles dont un axe de pédale, un axe droit ... Il trouvera aussi quelques billes car j'ai perdu les miennes. L'axe est un peu court, il n'est pas possible d'y visser le contre-écrou, et le fixera avec un point de soudure "Ça vous dépannera toujours". Un grand merci à ce bricoleur de Cargèse, au dépannage rapide plus efficace que Méditerranée-Assistance.

"En vérité, je vous le dis, jamais je n'ai trouvé autant de foi en Corse ! ... " Après Cargèse, je passe au col San Bastiano où un monument me rappelle la première traversée de la Méditerranée en ballon depuis Marseille en 1886 ... et j'arrive à Ajaccio où l'on joue "Les dents de la mer". J'achète, par précaution, un axe de pédale - Tout heureux de n'avoir pas à acheter les deux pédales complètes - et depuis 1976, je transporte cet axe de pédale dans ma sacoche car la soudure tient toujours : même le Stelvio et la vallée des Merveilles en 1978 n'en sont pas venus à bout.

Les routes corses ? Le pire voisine avec le meilleur, mais si depuis 1976, les chantiers que j'y ai rencontrés se sont développés, l'amélioration a dû être considérable, car de gros moyens techniques y étaient engagés, ce qui n'empêchait pas de rencontrer 5 ou 6 cantonniers avec une seule pelle, en longue conversation sous les ombrages ... J'ai eu un arrière-grand-père cantonnier, et quand je le peux, j'aime bien m'arrêter quelques minutes pour bavarder avec ces fantassins de la route ... ne serait-ce que pour les remercier en passant.

J'arrivais à Bonifaccio pour la Saint-Joseph au moment où Merckx gagnait son 7ème Milan -San Remo ... Je passais devant le monument aux morts de la Légion Étrangère orné d'un célèbre lion puissant, arrogant

et belliqueux ... au pied du monument, les yeux mi-clos, un petit chien absolument inoffensif s'allongeait paresseusement au soleil. J'aurais bien voulu fixer la scène sur la pellicule, mais l'un des acteurs est parti avant que je sois prêt : je crois que c'est le chien ...

Aux antipodes, un autre monument attira mon attention "Aux enfants de Canari, morts pour la France", et me rappellera cet autre, sur le continent, à Allemagne en Provence "Aux enfants d'Allemagne morts pour la France". Il s'agit du monument de 14-18, et on a trouvé une autre formule pour 39-45 : "Aux victimes de la barbarie nazie". Après Bonifaccio, il a bien fallu faire pénitence pour aller chercher le col de Guardia à 19 mètres d'altitude, au bout d'une longue route droite et plate et contre un vent violent, car il n'y a pas de vent non violent... Heureusement, en quelques kilomètres, je retrouvais la vraie montagne, mais malheureusement, avec un brouillard à s'y prendre, et je me perdais même dans le temps puisqu'à Zonza où l'intérieur de l'église est couleur "courge et laitue", je sortais d'un libre-service avec un ticket portant cette date 37 XII 74 ! Je n'invente rien ... c'était pourtant le 21 Mars 76. A partir de là, plus il pleuvait, et plus je consommais de tisanes ... Au col de Vergio, le plus haut col routier de Corse, à 1 464 m., j'étais dans la neige. Il neigeait, il neigeait toujours. C'était pas la peine de mettre l'Europe à feu et à sang pour aller en voir tomber du côté de Moscou. Il fallait battre en retraite et penser au retour... Les bateaux étaient en grève, c'était l'incertitude totale. Je retournais vers Bastia par le Cap Corse, et notais cette inscription au col Ste-Lucie :

"Dernière pensée d'un corse"

"Mourant à 2 000 lieues de sa Patrie".

" Écrivez à nos compatriotes d'ouvrir la route"

"de Pino à Ste-Lucie sous Sénèque"

"Si l'argent venait à manquer"

"Quelqu'un y pourvoira".

23.12.1846.

J'arrivais à Bastia en début d'après-midi, un bateau devait arriver de Nice et repartir le soir même. J'avais encore quelques heures devant moi, alors pour faire bonne mesure, je suis remonté au col de Teghime ensoleillé cette fois, et j'ai poursuivi jusqu'au relais de télévision à 960 m. d'altitude : c'est ma dernière image de Corse !, inoubliable, mais comme pour les élections, il faudra un deuxième tour.

Paul ANDRÉ

MENTON

LA BARRE (MODESTE) DES 200 COLS

(franchise sans trop de “coups de barre”)

Que de levers très tôt,
Que de repas frugaux,
Que de maillots trempés,
Que de bidons vidés,
Que de boyaux crevés,
Que de jurons lancés
Pour vaincre et le Vercors
Et bien d'autres décors
Avec pour seule idée
Frisant à l'obsession
De venir compléter
Par une autre moisson
Un palmarès en cols
Exempt de tout contrôle
Mais avec pour témoins
Ces compagnons des frais matins
Et des heures de canicule
Quand seule l'idée de passer la “bosse ” stimule,
Vous les René, Pierre, Bernard,
Jean-Charles et autres montagnards
Avec qui j'ai préparé et savouré
Ces heures de bonheur simple toujours renouvelé,
Vous que je remercie encore
Pour avoir partagé mon effort
Au fil des itinéraires
Qui m'ont fait “bicentenaire”.

Hubert JACOB
ANNECY-LE-VIEUX (74)

PROPOS D'UN HOMME HEUREUX

Il est midi. Un soleil de feu irise la montagne italienne. La route, (mais mérite-t-elle véritablement ce nom ?) grimpe à flanc de montagne dans un impressionnant paysage âpre, désertique, sauvage, mais ô combien attirant, où tout semble être disposé avec une infinie délicatesse.

Je suis dans les derniers lacets du GAVIA. Depuis plus d'une heure, je me bats avec ma machine pour conquérir un des derniers passages muletiers dont le bruit des voitures et le chant des transistors n'ont pas encore terni le charme. Seuls quelques statues ou autres petits monuments religieux trahissent une présence humaine.

Encore deux kilomètres à parcourir sur ce chemin de terre, entre ces impressionnantes murailles de couleur ocre que le vert de la montagne fait ressortir davantage. La rampe se fait plus sévère ; je change de vitesse, le rythme baisse.

Mais soudain que m'arrive-t-il ? Je ressens un petit pincement au cœur, presque imperceptible. J'ouvre tout grand les yeux, respire à pleins poumons, je réfléchis.

Je réfléchis, car je me suis aperçu au fil de mes nombreuses années cyclistes, que c'était bien là, sur ma bicyclette, dans la montagne, en solitaire, que mes soucis quotidiens se filtraient et s'atténaient comme absorbés par la beauté des sites.

Ce petit pincement au cœur survient toujours au hasard d'un virage qui dévoile les charmes d'un vallon inconnu, de la rencontre d'une marmotte surprise au bord de son trou ou à l'arrivée d'un géant que j'ai rêvé d'escalader depuis longtemps. Non, rassurez-vous, je ne suis pas malade, ou si je le suis, je connais ma maladie ; elle s'appelle bonheur. Je suis pleinement heureux de pouvoir profiter sainement de la vie, c'est encore possible de nos jours, le vélo est là pour nous le prouver.

Comme le monde est petit vu de là haut ! Plus je m'élève et plus j'oublie ma vie quotidienne, plus je m'élève et plus certaines bassesses humaines me paraissent stupides; la guerre, l'hypocrisie, la rancune, la haine, toutes ces choses propres à l'homme semblent ici interdites. Plus je grimpe, plus je me purifie, je n'ai pas envie de redescendre. Philosophie facile direz-vous ? Non, je crois simplement que la montagne, ainsi que la mer d'ailleurs doit être révélateur de la dimension humaine. L'homme n'est rien sans ce qui l'entoure, il doit toujours effectuer son retour aux sources, et pour ce faire il doit s'attacher à ne point détruire ce qui a été son berceau : la nature.

La meilleure expression du bonheur passe par la liberté individuelle, et le vélo, symbole d'évasion en est la meilleure illustration.

Alors chers amis cyclos, à vos bicyclettes, et au-delà du geste sportif prenez le temps de vivre et d'aimer ce que vous faites, simplement ... soyez heureux ...

Alain BOGEAT
MONTAILLEUR (73)

RENCONTRE EN BEAUJOLAIS

Ce matin là, l'alouette monta très haut dans le ciel et de là, par petits cris, annonça le beau temps. Elle voyait le puzzle multicolore et géométrique dont les prés, d'un vert uniforme, tachetés de troupeaux? se juxtaposaient aux ombres des petits bois marquant les crêtes. Les vignes en rangs parallèles se détachaient par contraste et couraient vers les points bas des vallées. Quelques serpents, blancs ou gris, ourlés de talus et de buissons, se perdant et réapparaissant suivant les méandres d'un terrain accidenté, convergeaient vers des pâtés de maisons dont les murs ocres rehaussaient les tons chauds des toits de tuiles brunes rougeâtres. Le ciel était limpide, il avait plu la veille.

Voilà ce que voyait l'alouette et ce que voyait le cyclo, contemplant du haut du petit col de la Croix Rosier, ce paysage en terre beaujolaise.

Parti tôt le matin, il avait savouré le silence d'une matinée naissante en montant ce petit col, effrayé quelques merles au détour d'un lacet, qui partirent criards dans un bruissement d'ailes ; la fraîcheur du matin ayant trompé un gros escargot de Bourgogne ainsi nommé, celui-ci quittait délibérément le maquis des hautes herbes et allait à sa perte sur un goudron sans pitié. Notre cyclo s'arrêta, le ramassa, chercha un terrain propice à une vie de rêve pour escargot, du moins le pensa-t-il et le lança avec précaution, lui souhaitant longue vie.

Après avoir parcouru quelques kilomètres, réglé la cadence, les bornes défilèrent et le col apparut. Il y a des cols que l'on espère, d'autres que l'on appréhende, certains que l'on redoute mais tous, que vous arriviez par un soleil de plomb, par un vent glacial - les cols sont venteux -, par la pluie - pire ennemie - et en haute montagne, dans la neige, tous sont accueillis avec joie parce que l'on a fini et que c'est le résultat d'un effort librement consenti, victoire sur soi-même et sur les difficultés, récompense bien méritée.

Ce cyclo avait quelques raisons d'être satisfait car ce col, sans difficulté, était son 320ème et il les revoyait depuis des lustres : des grands, des petits faciles et des raides ; d'autres ombragés, des nus, des sauvages et j'en passe, toute une famille de cols franchis depuis 30 ans, à faire pâlir un chemisier conscient et patenté. Il était là de ses réflexions et de ses réminiscences lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul : un cycliste l'avait précédé car un vélo se tenait appui à une pancarte un peu à l'écart du croisement des routes.

Intrigué, le cyclo approcha, le vélo, docile, ne s'en formalisa pas et se laissa examiner. C'était bien un vélo cyclotouriste, on ne se trompe pas, et un vrai, un 650 confortable, le cyclo eut une pensée vers L'ESCAR, un vélo qui ne pouvait cacher ses ans, qui avait dû être très beau, de couleur brune, le guidon à trois positions, style T.C.F., garde-boue enveloppants, sac de guidon vénérable, il rappelait le matériel cossu et élaboré du cyclo pointilleux de mes jeunes années. J'en cherchais le propriétaire, il n'était pas loin, mais ne m'avait pas vu. Je vis d'abord un homme assis, à l'abri d'un buisson, un béret cachant le visage car l'homme lisait, ou écrivait. Ma présence le sortit de son occupation et lui fit relever la tête. Je vis alors une certaine similitude avec le vélo : la soixantaine, visage mince, encadrant des yeux vifs où se lisait une interrogation perpétuelle et curieuse. A ma vue, il se leva, reconnaissant un membre de ces tribus qui, par le port du costume et le vélo forment une ethnie dont l'origine n'est pas douteuse à cette heure au sommet d'un col.

Nous fîmes connaissance, nos buts étaient les mêmes. Il était vêtu d'un pull-over de couleur marron, un pantalon de ville dont le bas était enserré par des chaussettes, lesquelles allaient se perdre dans des sans-gêne à semelles épaisses et éprouvées.

Après une prise de contact banale, nous en vinrent aux faits. Je me présentais à la recherche de nouveaux cols et de B.P.F. ; lui roulait la semaine pour rester près des siens le dimanche sa femme ne pouvant le suivre. C'est ainsi que ce jour là, il allait faire une centaine de kilomètres dans ce Beaujolais qu'il connaissait bien, étant de la région. D'ailleurs, l'accent chantant du Lyonnais le trahissait.

Dès lors, nous parlâmes de connaissances communes, des 100 cols, de BORDAT , commensal d'un soir à Colmar et de bien d'autres. J'étais en présence d'un vieux routier, il connaissait le Beaujolais par cœur, des crus aux vieilles pierres dorées, il me dit être de Savigneux et s'appelait LONGEFAY. Du coup, je situais mon homme : le poète du Beaujolais, cyclo 100 %, membre "des Cent Cols" ; j'avais lu ses poèmes, titulaire de 600 cols environ, c'était une rencontre de choix. Nous parlâmes un moment de la Corse dont il connaissait tous les lacets après avoir séjourné de nombreuses fois.

Il fallait bien que chacun poursuive sa route, moi surtout, car lui devait chercher l'inspiration, loin des bruits de la ville, dans cette nature à dimension humaine et si bien composée qu'est le Beaujolais.

Au moment de l'adieu, mon regard dirigé vers le sol, il crut que j'observais ses chaussures "Je porte des sans-gêne, me dit- il, c'est pour passer les muletiers".

J'étais déjà au détour de la route, au revoir LONGEFAY! Je passais par le col de la Croix MONTMAIN, puis par la descente, dans la petite vallée de la Vauxonne.

Je gagnais un emplacement "Clochemerlesque" et je me refaisais une santé au caveau en compagnie des Torbayon et consorts en cartes postales ; puis, avec la bénédiction du Curé PONOSSE, j'étais prêt pour passer à l'attaque de la rude côte qui mène dans un petit village où je perturbais le cours du dernier jour avant les vacances en réclamant le tampon municipal pour le pointage du B.P.F. de SAINT CYR CHATOU, où j'appris de la classe entière qu'il n'y avait que soixante habitants.

Pierre BERNARD
POITIERS

LE BREVET DE RANDONNEURS DES ALPES A CONNU UN BEAU SUCCÈS

“... Hier sur la route des grands cols alpins ...

... 88 nouveaux brevetés. - Au “Tandem Cyclo-Club Grenoblois” le challenge “Libéria ... ”

On s'est élevé, dans les milieux cyclotouristes contre ces brevets aux titres ronflants qui font accomplir à leurs participants 100 ou 150 kilomètres sur un parcours en grande partie plat et n'ayant qu'un médiocre attrait touristique. On s'est montré hostile à juste raison car on conçoit mal une épreuve qui n'a absolument d'autre intérêt que celui de singer les coureurs. C'est donc pour cela qu'il fallait pour les cyclotouristes sportifs - qu'on nomme plus couramment randonneurs - un brevet qui soit à la fois épreuve d'endurance et circuit touristique attrayant. D'autre part, pour une région comme la nôtre, il convenait que le parcours soit tracé partie en plaine, partie en montagne en donnant toutefois une importance plus grande à cette dernière tant on sait l'attrait des beautés des routes et paysages alpestres pour les cyclotouristes.

Il fut donc créé ce fameux brevet de Randonneur des Alpes sur le classique circuit dit des “Quatre grands Cols”. Ainsi faire, c'était permettre aux concurrents de ce brevet une belle et intéressante randonnée tout en jugeant une bonne fois de leurs qualités physiques, car il est évident que dans cette épreuve il faut faire montre d'une certaine endurance, qualité nécessaire à tout bon randonneur.

Organisé pour la première fois l'an dernier, le Brevet de Randonneur des Alpes avait réuni une cinquantaine de participants. Certaine année pour la deuxième édition, les organisateurs eurent au départ 120 prétendants au titre. Rien que par ces chiffres on comprendra l'intérêt grandissant de cette épreuve.

EN SUIVANT LES RANDONNEURS

Dès minuit une affluence considérable se manifestait aux abords de l'avenue Alsace-Lorraine, face à la Brasserie de la Paix, d'où avait lieu le départ. 11 en venait de toutes parts de ces cyclotouristes avec leurs machines bien grées comme au départ d'un grand raid.

Cette ambiance était celle de tous les départs. Ce dernier eut lieu dans la nuit, sur le cours Jean-Jaurès qui verra désormais une fois l'an passer cet imposant peloton scintillant de petites lumières blanches et rouges.

Pont-de-Claix, Vizille, Bourg-d'Oisans, de petits groupes se forment, le plus souvent par société. On attaque la rampe des Commères avec le jour naissant. Vers le Freynet-d'Oisans le froid commence à se faire sentir, pour être très vif La Grave. **UNE BELLE PERFORMANCE**

Cependant, devant tout là-haut, déjà dans les lacets du Galibier géant, les deux savoyards Dutruc et Billoud en compagnie du grenoblois Routens, escaladent, avec une aisance remarquable, la dure côte. Ce trio qui aime les beaux coups de pédale et ne déteste pas non plus les bonnes petites moyennes, ce trio dis-je ira après le Galibier vers St-Jean-de-Maurienne, grignotant rapidement la Croix-de-Fer, pour finalement arriver à Grenoble en terme d'étape à 12 heures 15. (250 kilomètres, 4 cols à 2.000 mètres en 10 heures 15 !). Pour une performance, c'est une performance

AVEC LES “TOURISTES”

Mais il est des groupes qui sans grands efforts firent hier leur bonhomme de chemin. On les vit à La Grave contempler le spectacle féérique du lever du soleil sur la Meije ; à St-Jean-de-Maurienne deviser gaiement sur les péripéties de leur randonnée devant un sandwich, un demi, ou autres mets qui je vous assure ont été trouvés très appétissants ; à la Croix-de-Fer admirer ces belles Aiguilles d'Arves qui dressent leurs pointes acérées sur le fond du ciel bleu ; s'arrêter dans le défilé de Maupas pour un instant ; apprécier tout le pittoresque de ces lieux. On fait de la randonnée sportive, mais on reste un parfait touriste ! Signalons aussi que plusieurs tandems prirent part au brevet. Tous se comportèrent très bien, malgré la montagne. Félicitons plus particulièrement les vaillantes équipières des tandems mixtes. A ce propos il convient de

citer aussi la belle performance réalisée par Mme Marmonnic qui était la seule dame à bicyclette participant à l'épreuve et qui termina souriante la grande randonnée qu'elle avait déjà brillamment accomplie l'an dernier.

Le challenge des sociétés fut très disputé. Il revint finalement au Tandem Cyclo-Club Grenoblois avec 24 arrivants, contre 30 arrivants au Vélo Touristique Grenoblois.

Il y eut certes quelques abandons, mais beaucoup sont imputables à des accidents mécaniques. Néanmoins si l'on vit quelques défaillances profitons-en pour dire une fois de plus la nécessité de l'entraînement et du choix d'une gamme de développement adéquate. Avant de terminer le résumé de cette belle journée toute consacrée à la randonnée cyclotouristique, félicitons-en les organisateurs pour sa belle réussite et en particulier M. Bidoud, donateur du beau challenge des sociétés.

Voici la liste des concurrents ayant obtenu hier le Brevet de Randonneur des Alpes : J. Routens, Billoud, Dutruc, Pommier, Mayet etc ...

et oui c'était en 1936 le 2ème B.R.A.

LES KARWENDEL

(Generalkarte Österreich n° 8. Bandes 12 et 15)

Pourquoi faut-il que la prose de la veille ne soit plus, le lendemain, que discours oiseux, récit de voyage n'intéressant même plus son auteur ... Heureusement, sous la plume de quelques uns, on puise quelque réconfort ; de Daniel Provot qui cherche l'homme à travers ses écrits (n° 6), un homme qu'on aimerait souvent connaître ; d'André Voirin qui formule (n°7) quelques exigences morales évitant de s'enliser dans une comptabilité saugrenue ; (en parlant d'autre chose, tiens, je n'ai encore pas fait le col de Bresson !). Et Pierre Roques, auteur d'un «placard publicitaire» dans la revue fédérale, qui montre que Godefroy est un bon et indulgent lecteur. Comme nous le sommes tous sans doute, apportant dans ces pages ce que nous recherchons et aussi ce que nous sommes.

Alors, tant pis si plaisir d'écrire n'est pas toujours bonheur d'écriture...

C'est au Scharnitz pass, modeste col entre Mittenwald et Innsbruck que commence le chemin de la Karwendel. Route de terre d'abord en forte pente, puis en palier, le long d'une immense falaise de calcaire gris. Le ciel se couvre. Nous n'avons pas trop vu le soleil depuis les brumes vosgiennes du B.R.V. Il pleuvait même très fort sur les rives du lac de Constance et en Allgau. Chaque soir, nous avons trouvé un toit, mais la couverture de survie fut bien utile pour dormir sur le foin mouillé. Dans le massif du Riedberg une jolie surprise : un col non signalé de 1 420 m, avec de beaux raidillons ...

Hier, nous étions à Neuschwanstein que je voulais revoir après dix ans et faire connaître à Jacques et à Marie. Souvenirs cuisants ... Descendant un raidillon goudronné - les Allemands font trop bien les choses - je dérapai sur mes cale-pédales et m'étais devant trente touristes qui s'esclaffèrent "teutoniquement". Je repartis fort vexé, avec un pouce foulé. Le lendemain, je tentai vainement la traversée du Timmelsjoch encore fermé sur le versant italien, me rabattis sur le Brenner pour aller prendre le train à Vipiteno vaincu par la douleur et le moral en berne. Il faut vous dire qu'en ce mois de juillet 69, il pleuvait, il pleuvait ! Dans ces pays-là, quand il fait beau, c'est qu'il va pleuvoir.

Nous sacrifions quelques marks à la visite de ce château extravagant. Que de monde ! La Bavière a bien dû amortir les folles dépenses de son roi fou ... La cassette en français que le guide a glissée dans son magnétophone est inaudible, mais qu'importe. On est venu pour voir, pas pour comprendre. J'aime bien ce château de rêve vu du Teufelbrück. Qu'aurait fait le facteur Cheval, avec les mêmes moyens financiers ? Un raccourci forestier, au sol fort meuble, nous a conduits à Altenau. Route loin de tout, où l'on retrouve on ne sait pourquoi l'enthousiasme et l'innocence des premières randonnées. Nous avons ce soir-là partagé le foin de l'étape - enfin sec - avec une famille allemande, juchée sur des robustes vélos. Les échanges linguistiques ont tourné court.

Bref coup d'œil ce matin à Linderhof, petit château bien sage à côté de ses frères, puis l'Ammersattel pour se mettre en jambes ; à Plansee, le petit chemin de terre le long d'une frontière fictive, qui ramène sur Garmisch ; Mittenwald enfin aux maisons peintes que nous n'avons pas assez admirées. Fin de la digression.

Les derniers lacets sont raides (passage à 23%) et caillouteux : malgré le 28/26, je me plante deux fois dans les virages. Dans les alpages, le crachin est glacial, mais nous sommes sous 1a Birkkarspitze, une belle et formidable pyramide. Si mes diapositives "ne cassent rien" le souvenir que j'emporterai de cette traversée comptera parmi les plus beaux de la saison. Roger Lebreton qui ne photographiait plus depuis longtemps tenait pour vaines ces images que l'on regarde un peu et que l'on oublie, ces images jamais aussi belles que le souvenir. Et d'ailleurs, je n'ai pas de photo de cet homme bon et courageux, qui nous a si vite quittés, et que nous n'avons pas eu le temps de connaître et d'aimer.

Le Hochalmsattel (1 803 m) peut être tenu pour un col routier, mais pas celui d'en face, le Hohljoch (1 791 m). Dans la descente s'embranchent un sentier qui semble rejoindre en courbe de niveau le chemin de la

Falkenhütte, où nous comptons aller dormir. Il nous éviterait bien une belle perte d'altitude. Je pousse une reconnaissance. Non, mieux vaut s'abstenir. Je les retrouve tous deux plongés dans un sac de guidon. Ils mangent sans moi ? Non, ils contemplent un désastre ! Et c'est triste à voir, un succulent yaourt autrichien d'une livre répandu parmi les provisions ... O Jacques, expert en produits laitiers, ignorais-tu qu'on ne pose point un pot plastique sur des objets anguleux quand cahoteux est le chemin et incertain le lendemain ... On a fini par trouver un sentier un peu plus bas, qui s'avère très vite être un traquenard. Tout en disputant le vélo aux racines et aux cailloux, je me dis qu'inclure ce genre de col dans une randonnée routière, ce n'est pas malin ; qu'entraîner dans ce guêpier une jeune fille trop confiante, c'est blâmable. Je repense à ce jeune cousin, de x vingt ans mon cadet, embarqué jadis par mes soins dans une galère en Oisans : on avait loupé le sentier de descente des Prés Nouveaux. Une vocation que j'ai dû tuer dans l'œuf, quoique j'en doute. D'où vient qu'en cette fin décembre je n'aie ni regrets ni remords ? C'est que seul demeure le trésor, quand le froid gagnera nos membres, de ces moments passés ensemble, où nous pataugions sous le "joch". Marie, m'en voulais-tu alors, et en pensais-tu pis que pendre ? Tu ne me l'as pas dit encore, mais je ne tiens pas à l'apprendre.

C'étaient des vers. "Insanis versibus", comme disait Bénin à Broudier dans certain livre de Jules Romains où il est question de vélo.

Enfin, le chemin, et même, au hameau d'alpage de Pürsch, un chalet aménagé en dortoir ! Il se fait tard, je m'en contenterais, moi, car j'en ai assez. Mais les amis aimeraient bien un peu de confort, alors en route pour la Falkenhütte ... Rude montée, puis bifurcation : le refuge par le chemin, sûr mais le long, ou par les prairies. Le jour baisse, on coupe au plus court. Et une fois de plus, on fait le mauvais choix. Montée épuisante dans un alpage glaiseux à souhait, où l'on recule plus qu'on n'avance. Quel chemin de croix ! Nous finissons par délester le vélo de Marie de ses lourdes sacoches arrière et hissons le bazar en deux fois. Quand nous arrivons pantelants, il fait nuit. De la nourriture chaude et un bon lit valaient bien ça.

SAMEDI 7

Le Hochalm, derrière nous, dessine dans la brume un demi cercle parfait. Nous contemplons une fois encore les beautés multiples de "Kar". Horreur ! le col qu'on croyait tout près est de l'autre côté d'un profond vallon. Il faudra deux heures pour l'atteindre et beaucoup de temps pour le descendre par un sentier long et glissant.

A Eng, longue toilette des vélos, des souliers, de ce qui dépasse des vêtements et on attaque, un peu plus bas, le 3° col, le Plumsersattel (1649 m) cyclable et de pentes raisonnables. Chacun grimpe à sa manière, Marie grignotant la pente d'une pédale légère et efficace, Jacques souvent en danseuse et dont le vélo a bien du mérite et moi, qui m'économise pour durer. Au sommet, des vaches paisibles, des promeneurs amusés et un bon chemin, qu'on doit pouvoir descendre à vélo avec une demi-douzaine de fagots et un parachute.

Pertisau, l'Achensee. C'est fini. Consultez le Guide Michelin page 97. Nous plongeons vertigineusement vers Jenbach et un autre monde plus banal. Par Vomp, Fritzens, nous rusons pour éviter la grande route et atteindre Innsbrück, décevant et mort en ce samedi de vacances. A Sellrain, une grange très aérée nous accueille. Heureux pays, où un gîte vous attend toujours.

8 JUILLET

L'Autriche nous fait ses derniers sourires, car l'éclaircie est terminée. Les musiciens en costume de Sankt Sigmund ; les petits bonhommes de foin par milliers qui donnent tant de charme au pays ; les plantureux petits déjeuners qui font oublier les misères du temps. Car il pleut à verse dans les pentes terribles du Kühltai et il pleut encore dans l'Ötztal, et à Imst, il pleut toujours. Déluge qui, hélas, ne décourage pas l'homme à quatre roues. On tient conseil. Rentrer par l'Arlberg ? Non, trop de voitures, et c'est abandonner trop vite. Le Hahntennjoch ? Non, un col nouveau doit être un plaisir, pas une corvée. Alors, on se replie sur le Fernpass, si joli avec ses petits lacs, quand il fait beau. Là-haut, on attend en vain que ça passe. Et c'est ainsi que la nuit

est venue et qu'une infirmière diplômée, un honorable cadre commercial et un instituteur au 10° échelon ont couché dans une remise, au milieu des poubelles. A vrai dire, Marie s'est installée au fond d'un autocar et nous sur des cartons d'emballage pleins de frisure de bois. On n'y était pas si mal que ça. C'est si bon de jouer au clochard de temps en temps ...

Le temps s'améliorera lentement le long de l'interminable Lechtal. Le Flexen sera pour moi le dernier col nouveau. On en a bien laissé en route, mais j'ai déjà bricolé un autre itinéraire. C'est si beau et ce n'est pas loin ...

Retour sans pluie à travers la Suisse par le Wallensee, le Susten et les Mosses. A titre d'information, les chambres chez l'habitat en Allemagne et en Autriche sont très abordables : l'équivalent de 30 F, mit Frühstück (avec petit déjeuner). A Krattigen, Suisse, il y a une grange vaste et confortable, avec autour, quantité de cerises à marauder, que personne ne vient cueillir. Ce n'est donc point pécher. Les meilleures sont celles de l'arbre en bas du pré.

Marcel BLOUD
CLAIX (38)

UN AMI

L'hôtel semblait confortable et accueillant avec sa cheminée où flambait un bon feu de bois et ses lampes à pétrole aux abat-jour décorés d'oiseaux multicolores (cela se passait aux environs de 1920 quelque part en Haute Provence). Certainement plus accueillant que dehors où la nuit commençait à tomber, tandis que le vent du nord poussait devant lui de lourds nuages chargés des froides pluies de l'automne. Le Disciple se chauffait au coin du feu, mais son front était soucieux. Qu'est-ce que le Maître allait encore trouver pour prolonger cette étape déjà suffisamment longue et sur des routes dont on a bien du mal à s'imaginer de nos jours ce qu'elles furent il y a une soixantaine d'années.

Le Maître en ce moment était dans la cabine téléphonique : «un coup de téléphone à ami» avait-il expliqué d'un ton laconique, celui qu'il prenait toujours lorsqu'il était sur point de prendre une décision dont le bon sens échappait au commun des mortels. Cela, le Disciple le sentait ; ce confortable hôtel, cette bonne table au coin du feu, ce ne serait pas pour ce soir, il faudrait repartir, sans trop savoir où, et les premières gouttes de pluie commençaient à couler discrètement le long des vitres.

Si le Maître n'était pas encore un vieillard, le Disciple n'était plus un tout jeune homme, approchait la trentaine et quatre années de guerre avaient marqué ses traits plus que les ans. Combien de fois avait-il pris la ferme résolution de "laisser tomber" ce Maître envahissant, mais qui lui avait tant appris et qui ne s'assagissait pas avec les ans. Mais c'était chaque fois même chose ; il suffisait que le Maître dise : «alors, on y va» pour que le Disciple gonfle les pneus et graisse la mécanique. C'est précisément ce que le Maître claironna en sortant de cabine : "alors, on y va". Et le Disciple quitta le coin du feu et suivit le Maître non sans avoir poussé un soupir plus éloquent que tous les discours qui d'ailleurs n'auraient servi à rien.

Le Maître daigna quand même donner une explication. Il tenait à rendre visite à un ami qu'il n'avait pas vu depuis deux ans, qui s'appelait Pétrus et qui résidait à 25 kms de là, dans un village portant le nom d'un saint inconnu ailleurs que dans les Célestes Bottin, suivi d'un inquiétant "... en Montagne". Le Disciple crut cependant utile de s'inquiéter sur le profil de la route qui conduisait à cet "... en Montagne" et surtout son altitude. Le Maître concéda que ça montait, mais quand même pas pendant 25 kms. Non bien sûr, au contraire ça commençait même par une descente, ce qui ne fit que renforcer les appréhensions du Disciple.

Lorsque commença la montée, la nuit était complètement tombée et bien qu'il fut à peine 9 heures, dans ces bois tout noirs, on se serait cru en plein milieu de la nuit, voire même dans un autre monde où ils étaient les seuls rescapés de l'humanité. Seule la pluie était là pour leur rappeler que l'on était encore sur terre. Ils avaient bien tenté d'allumer leurs lanternes, luxe suprême pour les vélos de l'époque, mais ces lanternes à carbure - fabrication du Maître dont ce n'était pas le métier fumaient plus qu'elles n'éclairaient et la pluie se chargea bien vite de décréter le couvre-feu. Sans oublier les pélerines en gros drap que la pluie alourdissait au fil des kilomètres et si encombrantes quand on n'avait plus besoin d'elles.

Le Maître roulait devant et le Disciple un peu en arrière tout seul non, sans raison ; quel diable pouvait bien pousser le Maître à se choisir des amis dans les endroits les plus invraisemblables ? Et ce Pétrus, qui était-il ? Avec un nom pareil, sûrement un bolchevik, un espion peut-être ?

La Révolution d'octobre n'était pas si loin et la Grande Guerre ayant fait table rase du Péril Jaune, il nous fallait bien un autre épouvantail

pour se faire peur et lointain de préférence. Les Bolchevik arrivaient à point pour assurer la relève. Cependant, le véritable épouvantail, il ne devait pas tarder à se manifester, à notre porte celui-là et on ne le vit que le jour où il franchit notre porte. "Nous y voilà" annonça soudain le Maître. Décidément il avait un singulier flair le Maître pour sentir que l'on était dans un village. Il y faisait tout aussi noir qu'en pleine forêt. Le Disciple qui commençait à avoir faim s'inquiéta du gîte et du couvert car il n'y avait certainement pas d'auberge dans ce pays : "chez Pétrus, il nous attend" expliqua le Maître.

Dans le noir, le Maître frappa à une porte. Un rai de lumière troua enfin la nuit, le Maître suivi du Disciple entra dans une pièce basse aux murs et au plafond noircis par les ans si ce n'est les siècles. Là il y avait un couple très âgé qui accueillit le Maître avec une joie visible. On fit les présentations, mais il manquait Pétrus : " Il doit dormir avec les moutons expliqua la vieille dame, je vais le chercher". Un bien singulier ami ce Pétrus qui attendait ses amis en ronflant dans la paille avec le troupeau ; sûrement que c'était un émigré Russe que l'on avait embauché comme berger, mais où donc le Maître l'avait-il déniché celui-là ? Il n'en avait d'ailleurs jamais parlé.

Pendant que l'on réveillait Pétrus le Disciple remarqua dans un coin, sur un guéridon luisant de cire, ce qui contrastait avec le reste, un superbe téléphone à manivelle, qui avait un air quelque peu déplacé dans ce décor médiéval. Ce n'est que le lendemain que le Disciple vit sur la porte une plaque des P.T.T. signalant que la cabine du village se trouvait là.

Et Pétrus fit son entrée . . . en baillant et en étirant ses pattes, cependant que le Disciple se cramponnait à la table luttant contre la syncope ; car Pétrus était un chat que le Maître caressait avec un plaisir évident, l'appelant "mon vieil ami Pétrus", lequel tout heureux d'être caressé, ce qui ne lui était sans doute pas arrivé depuis deux ans, se frottait en ronronnant contre les guêtres trempées du Maître, non sans loucher avec inquiétude vers l'autre inconnu dont le regard brillait d'une lueur "chaticide". Elles sentent cela les bêtes et en ce moment Pétrus sentait bien que le Disciple ne lui voulait pas du bien.

Si encore pensait le Disciple, ce Pétrus avait été un superbe Persan bleu à la fourrure longue et soyeuse, ou un Siamois au regard bleu presque humain, voire même un modeste Européen qu'à cette époque on appelait tout simplement "Tigré" ; mais pas du tout, Pétrus était un affreux matou maigre, au pelage d'un jaune terne dont les oreilles et le museau s'ornaient de glorieuses cicatrices, souvenirs des combats livrés contre tous les Pétrus du village.

Quant au reste de la journée - et de la nuit -, il fut à l'avenant : repas plus que frugal, gouttières au-dessus du lit, un lit qui aurait paru dur à un moine trappiste, sans oublier le clocher voisin qui sonnait tous les quarts d'heure avec un fracas à assourdir Quasimodo lui-même. Et dire que c'était pour en arriver là que l'on avait bravé la nuit, la pluie, les mauvaises routes . . .

Depuis bien des décades ont passé. Il y a bien des années que le Maître a quitté ce monde (Pétrus aussi). Le disciple est devenu un très vieux Monsieur, qui vit seul avec ses souvenirs et une vieille gouvernante guère moins âgée que lui. Elle a amené son chat avec elle ; non pas un superbe Persan bleu à la fourrure . . . (voir plus haut) mais un affreux matou, maigre, au pelage d'un jaune terne dont le museau et les oreilles s'ornent de glorieuses cicatrices etc . . . qui à l'origine s'appelait prosaïquement Minet mais que le Disciple a rebaptisé, on ne sait trop pourquoi ... Pétrus.

René LORIMEY
Villeurbanne (69)

LA BALLADE DES COLS

Je suis un petit col caché dans la forêt.
Sur ma route, en hiver, peu de monde y circule,
A part quelques marcheurs, quand le soleil paraît,
Mais j'ai beaucoup d'amis pendant la canicule.

Je suis un col couvert de rocs et de névés.
Celui qui me contemple est souvent un puriste
Qui revient tous les ans vers les sites rêvés:
Alors! Je mets des fleurs pour mon cyclotouriste.

Je suis un col ardu, protégé par les monts,
« Et pour me conquérir, il faut que l'on déraile.
Je me venge de ceux qui sont fous ou démons, .
Car Je veux que l'on m'aime, et non pas qu'on me raille.

Je suis un col sensible aux pas des muletiers. ...;
Les bruits qu'on y perçoit sont ceux de la nature;
Le lièvre et la brebis fréquentent mes sentiers,
Ainsi que le cycliste en quête d'aventure.

Je suis un col champêtre au-dessus d'un vallon.
Au bord de mon chemin, Il est un vieux village
Où tinte, quelquefois, un joyeux carillon
Quand le curé baptise, ou scelle un mariage.

Je suis un col aimé pour ses parfums subtils ;
De lavande et de thym, sous le ciel de Provence.

- Tous ces cols, direz-vous, vraiment, existent-ils ?
Vous les découvrirez en parcourant la France.

Envoi : Aux amis des cent cols

Sur chacun de ces cols, il faut mettre l'accent
Car ils sont tous inscrits à notre confrérie.
Si, pour en être membre, il faut en compter cent,
C'est à ce moment-là qu'on connaît l'euphorie.

Mars 1979

Ce poème est tiré d'un recueil intitulé "... Sur la route enchantée...", une plaquette de pages de poésie classique en hommage à Vélocio pour le cinquantième de sa mort. Les thèmes traités sont :

- Le cyclotourisme contemplatif.
- Les rallyes et les grandes Randonnées.
- La nature en ses différents aspects.
- Des fables et des satires d'actualité.
- Le terroir, de la Dombes au Beaujolais.
- L'Appel de la Montagne ... etc ...

Jean LONGEFAY
(poète Lamartinien)

UN COL DANS MA LISTE

Le col de Tourniol n'est pas trop loin : quatre vingt cinq kilomètres aller retour, de quoi remplir une bonne après midi. Il culmine à 1 145 m, et pour y parvenir, douze kilomètres de route Corse. Le pied est à 400 mètres environ. Sans être un grand col, c'est déjà bien suffisant pour l'aborder avec modestie. Avec joie, aussi.

Le Tourniol, pour moi, est un peu un signe. Appel vers le Vercors, la montagne alpine la plus proche de chez moi, avec ses falaises, ses lacets, ses panoramas, ses foules d'arbres, l'herbe rase des sommets. Signe aussi du retour des beaux jours et de la forme : tant que je n'ai pas franchi le Tourniol, j'estime n'avoir pas vraiment débuté la saison. Parfois, j'ai dû renoncer à mi col. A cause de la neige ... trop tôt encore. Il faudra revenir. J'étais trop impatient.

Je le connais sous tous les temps. Soleil de l'été mais je m'arrange alors pour partir à l'aube, pluie d'orage, grêle (encore 500 mètres : il faut tenir bon, je m'arrêterai au sommet pour passer l'imperméable !). Dans le brouillard : un jour de mars, j'ai fait toute l'ascension sans savoir qu'un copain me suivait et on ne s'est trouvé qu'au sommet : quel beau moment ! Je l'ai franchi un 30 décembre : trois kilomètres à pied sur la route recouverte de givre et glissante comme cent mille diables. Et au bas de la descente, un vain sautillerment douloureux pour tenter de réchauffer mes pieds gelés.

Vers le mois de mai, j'y vais, simplement parce qu'il y fleurit des gentianes. Partir juste pour aller contempler le bleu profond d'une fleur ... cela fait un peu contre poids au travail et aux responsabilités quotidiennes. L'automne de même, comme partout, y est beau. La différence de température devient très sensible. Novembre noir accumule déjà ses paquets de brume sur les crêtes, mais il y a parfois de magnifiques coups d'éclairage. J'y prends j'y ai pris de nombreuses photos. Le même virage, avec une luminosité différente, une légère agitation de l'air, une couleur modulée, peut provoquer une infinie diversité de sentiments. Il y a un troupeau de chèvres en liberté, venant d'une ferme voisine, et qui arpente la montagne. Je le rencontre souvent. J'en ai plusieurs photos. La dernière fois, les chèvres sont même venues se faire caresser.

Le panneau du sommet a changé à maintes reprises. Il a été martyrisé, gravé, coupé, retourné, renversé, puis enlevé. Pour l'instant, on en a remis un neuf et il est parfait.

J'en suis à ma troisième bicyclette. Toutes les trois sont montées là haut. J'ai dû récemment quitter la Drôme, mais lorsque je retourne au pays, je vais volontiers encore faire le Tourniol. Cette année, je l'ai franchi pour la cinquantième fois. J'y ai pris encore cinq photos, dont l'une avec le rocher de l'Epène couronné de brume : je ne l'avais pas encore sous cet aspect. C'était début novembre, j'y ai beaucoup flâné, et j'ai même dû mettre l'éclairage pour rentrer à la maison.

Peut être un jour ferai je mon centième Tourniol...

Le col de Tourniol est situé dans la Drôme, au sud est de Romans, sur les premiers contreforts du Vercors.

Bernard CHANAS
OYONNAX (01)

EPISODE AUTRICHIEN

Dimanche 5 août 1979. Une journée comme les autres ? Tout porte à y penser. Ce matin, lorsque nous émergeons, Marc et moi, de notre duvet, le soleil prodigue déjà ses rayons à la montagne qui nous entoure. Depuis plusieurs jours, nous écumons les grands cols suisses et italiens ; Furka, San Gottardo, Bernina, Stelvio . . .

Hier soir, nous sommes passés sur le territoire autrichien par le très joli pont de Sillian. Ici, comme en Suisse, les magasins sont fermés le dimanche. Il faut s'en faire une raison et transporter les provisions pour la journée entière. Un magnifique cadran solaire, peint sur le mur d'une maison de Lienz, nous indique 8 h 30. Un quart d'heure plus tard, un groupe de cyclos nous croise et nous salue lorsque nous attaquons notre premier col autrichien : l'Iselsberg Pass. Nous sommes immédiatement plongés dans le bain ; le terrain nous confirme les indications de la carte : 6 kms à 10 %. J'hésite entre 26 x 25 et 26 x 30. Marc, quant à lui décide d'opter pour 26 x 26. De toute façon, il n'a pas plus petit. Malheureusement pour lui. Mais ça, c'est une autre histoire que nous verrons plus loin.

Pour l'instant, nous atteignons sans trop d'encombres le sommet du col. Tout va bien : la température est estivale et quatre petits kilomètres de descente très bien goudronnés nous attendent. Car ici, comme en Suisse alémanique, tout est propre et net. Les routes sont en macadam ; aucun dépôt d'ordures ne vient assombrir le paysage ; toutes les habitations possèdent un balcon et tous les balcons sont ornés de fleurs. Ce qui rend particulièrement agréable la randonnée à bicyclette.

Nous nous arrêtons pour remplir nos bidons à une magnifique fontaine sculptée ressemblant à un totem à échelle humaine, puis nous déjeunons au bord d'un ruisseau dévalant la montagne, non loin d'une impressionnante cascade ; ce qui nous vaut la visite de nombreux auto touristes armés d'appareils photo, de caméras, de pieds, etc ...

Mais les réelles difficultés approchent. Sur un faux plat, deux cyclistes nous doublent en grande vitesse. Nous restons dubitatifs quant à leur allure. A raison, car ils ne tardent pas à s'arrêter au village situé au pied du célèbre Grossglockner : Heiligenblut.

Quelques photos et nous continuons. Marc part devant, comme à son habitude, tourne à droite sur la place centrale, opère un mystérieux et savant demi tour, puis repart. Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes d'hésiter comme cela devant l'obstacle. Mais lorsque j'arrive, un simple petit panneau m'explique tout : 12 % sur 16 kms ! Le plat de résistance de la journée ne s'annonce pas très digeste mais nous l'entamons avec toute la conviction nécessaire, aidés dans notre action par un ciel qui ne s'est pas encore décidé à se couvrir.

Cependant, au détour d'un virage, la pente se fait soudain moins rude. Une pancarte nous indique : péage à 100 mètres. Comme sur beaucoup d'autres routes autrichiennes en haute montagne, les automobilistes et les motards doivent acquitter un droit de passage. Heureusement, pour les cyclotouristes, c'est l'effort gratuit dans toute l'acceptation du terme. Mais leur passage n'a pas été prévu. C'est pourquoi nous sommes accueillis par de grands gestes, d'où il ressort que nous devons passer sur le trottoir, sous peine de déclencher une alarme !

Après six bons kilomètres, une brève descente nous donne quelque répit. Marc achète des cartes postales dans un hôtel restaurant, pendant que je continue jusqu'au carrefour où se détache la Gletschers-trasse, route sans issue menant au Franz Josefs Hôhe, face au Grossglockner. Bien sûr, vicieux comme nous sommes, nous décidons d'y grimper : ça nous donnera l'occasion de descendre 9 kms à 10 % pour reprendre notre route.

A mi chemin, un banc inoccupé, surplombe la vallée, face à l'imposante chaîne autrichienne, m'accueille pour une petite halte casse croûte ; en attendant Marc, qui ne tarde pas à me rejoindre ... en compagnie

d'un cyclo sacoches à l'avant, petit braquet manifestement français. Celui ci met pied à terre à ma hauteur et, apercevant mon médaillon accroché à mon sac de guidon, me dit : "Tiens, un collègue des 100 cols. Je me présente : Philippe Giraudin." Madame, en bonne épouse, suit à quelque distance. Renseignements pris, ils effectuent un Vienne Paris par le chemin des écoliers et font aujourd'hui le parcours inverse du nôtre. Ils nous parlent des alpes autrichiennes situées plus à l'est et nous préviennent que, dans la descente du Hochtör que nous aborderons ce soir, il y a une petite remontée de 200 mètres environ. Ce qui n'est pas pour nous inquiéter outre mesure.

De plus en plus de voitures nous doublent le long de cette voie sans issue. On se prend à imaginer l'encombrement "là haut". Mais une fois arrivés, surprise : un parking de quatre étages sur une centaine de mètres de long à 2 360 mètres d'altitude ! Et une foule bigarrée de touristes "sportifs" nous dévisage. Eux, dont le plus gros effort, comme dirait Jacques Faizant, est de claquer la portière de leur "chère" automobile. Inévitablement, le Français de service nous aborde, s'enquiert de notre provenance, s'étonne que nous venions de si loin à vélo, mais ne semble pas autrement surpris de ce que nous réussissions à escalader de tels cols avec nos bagages. Je n'ai jamais parcouru de col enfermé entre quatre murs de tôle ; mais j'imagine que le pourcentage de la pente doit paraître une notion assez vague ... tant que l'on n'est pas contraint de passer la première bien sûr ... Une fois ces présentations, toujours à sens unique d'ailleurs, terminées, Philippe consulte son guide et nous conseille de scruter attentivement le glacier : effectivement, des randonneurs pédestres, en file indienne, tels de minuscules fourmis, se promènent sur la glace qui nous renvoie en quantité importante la lumière qu'elle reçoit du soleil.

Alors que celui ci commence à décliner, les Giraudin s'apprêtent à chercher une chambre à l'hôtel du Groglockner. Aussi, nous les quittons en ne manquant pas de les inviter à la concentration nationale de Pentecôte qui aura probablement lieu à Rouen en 1981, puis nous redescendons jusqu'à la route que nous avons quittée tout à l'heure.

Marc se restaure avant d'entamer les sept derniers kilomètres du col. Pour ma part, je continue, étant persuadé qu'il ne tardera pas à me rattraper. En effet, après une dizaine de minutes, il est là, deux courts lacets en aval.

Quelques kilomètres plus loin, m'apercevant qu'il ne m'a pas encore doublé, je me retourne et ne vois personne venir. Le sommet du col et la fin de cette pénible ascension ne tardant pas à intervenir, je n'ai vraiment pas l'intention de me refroidir. Mais la pente se fait de plus en plus sévère, les autrichiens ayant la fâcheuse manie de couper les virages. Et lorsque se présente une centaine de mètres à 16 ou 17 % après 20 kms à 12 % et avec 25 kilos de bagages sur la bicyclette, je dois avouer que le 26 x 30 ne paraît pas ridicule du tout, même si cela devrait faire sourire certains "couraillons" du dimanche matin qui ne connaissent guère que le 42 x 18 comme plus petit développement. Mais là, sur ce terrain, c'est une toute autre histoire.

Enfin, j'arrive au tunnel du Hochtör et regarde la route qui déroule ses impressionnants lacets. Mais toujours pas de Marc à l'horizon ; lui qui d'habitude, arrive avant moi au sommet des cols. Il avait pourtant bien médité les propos plein de sagesse de Pierre Roques (on a toujours besoin de plus petit qu'on a) mais il s'était dit que "26 x 26, ma foi, ce serait bien la mort si je n'y arrivais pas avec ça". Mais, sur les pentes de ce col autrichien, il a dû s'arrêter plusieurs fois et a déjà pas mal entamé ses réserves de nourriture. Aussi, lorsqu'il parvient au tunnel, se précipite t il dans une petite boutique où il réussit à dénicher une tablette de chocolat ... qu'il lui faut marchander de longues minutes car il n'a pas assez de monnaie sur lui.

De l'autre côté du tunnel, des enfants se battent à coup de boules de neige. Nous nous couvrons et dévalons à une vitesse vertigineuse les 4 kms à 12% annoncés par la pancarte.

Puis la pente s'inverse. Marc n'en croit pas ses yeux, ni ses jambes et consulte sa carte. Pas de doute, il nous faut remonter LA HAUT ! Eh oui, le panneau du Fuscher Törl n'indique pas 200 m, comme nous l'avait annoncé Philippe Giraudin, mais, différence démoralisante au possible pour qui s'attend à une superbe descente, DEUX KI LOMETRES à 12 % ! Même pour un spécialiste, les descentes sont souvent trompeuses.

Marc, qui décidément n'en avait jamais vu autant en une seule journée, grimpe quelques centaines de mètres derrière moi, en grommelant un monologue assez incompréhensible que l'on pourrait résumer par: "échangerais d'urgence couronne de 26 contre 30 ... ou plus".

Enfin nous voilà au bout de nos peines. Il est 18 h 30 ; nous n'avons ni le temps, ni surtout l'envie d'emprunter cette petite route sans issue, se détachant sur la droite et au nom pourtant bien prometteur, Edelweissstrasse : elle grimpe à 14 % sur 1500m ! Nous préférons aborder la magnifique descente qui s'offre à nous: 16,8 kms à 12 %. Je crois que nous l'avons bien méritée. Et elle tient ses promesses: entièrement en macadam, bien sûr, avec seulement quelques épingles à cheveux conservées on ne sait pourquoi en pavés.

L'autre poste de péage au bas du col est franchi, comme un boulet de canon; si bien que l'on ne sait si une quelconque alarme a réveillé le préposé qui, probablement, sommeillait déjà.

Il est 19 h 30 lorsque nous pénétrons dans le terrain de camping de Fusch où nous nous installons à côté d'un Italien des "100 cols" ne parlant pas un mot de français. C'est pourquoi le dialogue se résume à : "Me, 100 cols, Annecy, domani, Grossglockner". La seule chose que nous pouvons faire est de lui souhaiter bonne chance mais nous ne savons pas qu'il nous comprend. De toute façon, la nuit approche à grands pas. Nous nous hâtons de monter la tente et de préparer le souper, alors qu'une magnifique pleine lune fait son apparition. Après le dîner, une bonne douche me prépare pour la nuit; mais Marc ne m'a pas attendu pour plonger la tête la première dans un bon sommeil réparateur, jurant, sans doute, mais un peu tard ...

Philippe GARCIA
ROUEN (76)

LE MAÎTRE DES COLS

C'est ainsi que m'appelle certaines collègues (les certains ne m'appellent pas ainsi ... jalousie !) depuis qu'elles connaissent mon goût pour les sommets. Il faut reconnaître qu'indépendamment du fait que ma modestie en souffre un peu, cette appellation non contrôlée est certes préférable aux "rois de la pédale" habituels et autres.

Mais comment en suis-je arrivé là ?

Après avoir abandonné le vélo ... à 14 ans, subi une grosse opération à 25 qui faillit me laisser invalide, je n'avais pratiqué d'autre sport que la course automobile dont la course de côte ... déjà.

A 35 ans, je tâtais modestement du ski, puis ayant soif d'espace, plus sérieusement du ski de fond. J'avais mis le mollet dans l'engrenage. En effet, sur certaines pistes de fond autour de Grenoble, on peut voir des fondeurs bizarrement habillés de maillots ou de casquettes qui n'ont rien de nordiques.

Ces diables de cyclotouristes grenoblois marchaient fort en ski de fond. "Tu devrais faire du vélo avec nous" me dirent-ils ... J'aurais dû me méfier!

C'est de cette façon que j'achetais le petit vélo que j'avais toujours eu sans doute dans la tête. Débuts difficiles et banals, puis un jour je tombais par hasard dans la revue du C.T.G. sur le règlement des "100 Cols". Déjà las des mêmes sempiternelles balades ce fut l'étincelle... et le commencement d'un long martyre.

Premières montées bien sûr difficiles, quelques "calages" spectaculaires, mais puisque dans tout cycliste qui se respecte il y a un "maso", je continuais.

Alors vint l'envolée (avec il est vrai un vélo mieux adapté, l'entraînement et la santé revenant), les cols passés sans (trop de) problèmes ... (hum hum me souffle une voix, te souviens-tu du Granier par Chapareillan et du Glandon par La Chambre) les noms prestigieux, Lautaret, Galibier Izoard «. Le centième col en fin gravi malgré le lourd handicap d'une demi-bouteille de champagne.

En 1979, à 40 ans, j'ai savouré ma victoire, que quelques cols avec condescendance, un petit "2000" en fin de saison, pour voir !

Veni, vidi, vici, j'ai toujours le virus, en 1980 je vais donc voler vers les 200 cols; ainsi je pourrais garder mon appellation de Maître des cols ... d'autant plus que les dites collègues, confiantes en mes talents pédagogiques vont venir avec moi.

Jean-Pierre SALES
SASSENAGE (38)

LE RENQUILLEUR ET LE VÉLO

Extrait du journal "LA SUISSE" de GENEVE

FAITES DU VÉLO ! FAITES DU VÉLO, C'EST LA LIBERTÉ, LA JEUNESSE, LA SANTÉ, LA MINCEUR.

Alors, j'ai laissé ma voiture et, de la rédaction à mon domicile, j'ai pédalé. La traversée de la ville de GENEVE à vélo, c'est du grand reportage Que dis je, de la ville. Il suffit du pont du Mont Blanc. Trois cents mètres de peur.

Vous êtes en équilibre sur quinze millimètres de caoutchouc et vous devez vous faufiler dans le cortège des blindés. Comme un Sioux tout nu dans un troupeau de bisons. D'abord : où se mettre ? A droite, évidemment. Près du trottoir. Trois cents mètres à survivre, à filer sans frémir, les fesses bien serrées, les coudes aussi, Un écart à droite, et vous chopez le béton. Un écart à gauche, un bison vous corne. Et c'est la chute, vous roulez au sol, un camion, deux camions et vous voici comme un hérisson, plat, repassé, fermé.

Notez qu'il y a tout de même des cyclistes qui réussissent à vivre assez longtemps. Ils circulent toujours à droite, toujours et encore et vont là où ils ne voulaient pas aller. A Lausanne, par exemple. Parfois, certains d'entre eux veulent aller tout droit ou à gauche ; ils doivent donc changer de voie de présélection. Quel joli mot. Il sonne comme prédestination.

J'ai donc essayé et je fus sélectionné pour une autre aventure. C'est à dire que je dus me glisser entre le troupeau montant et la horde descendante des bisons. Prodigieuse expérience. On a le nez sur le cul ou le mufler des engins et, en risquant un œil à l'intérieur, on distingue ceux des propriétaires. Ils vous regardent comme si vous étiez une poule. Je l'écrase ? Je l'évite ? De toute façon vous êtes une poule, donc une crétine, une qui-n'a-pas-à-être-là, donc à leur merci. Mais je suis encore vivant et j'ai même réussi à pédaler sur d'autres fronts. La traversée du boulevard du Pont d'Arve, par exemple, ou la rue du Rhône à 18 heures. Et le quai de Cologny à l'aube à l'heure où les bisons sont plus rares mais plus véloce : ils vous décoiffent en passant Une descente de la Servette n'est pas mal non plus. Le double virage de la place Bel Air est un chef d'œuvre.

Puis un jour, j'ai bavardé avec mon médecin. «Tiens ! Vous avez perdu de la brioche, le souffle est meilleur. Mais les nerfs, hum ... pas fameux. Qu'est ce qui vous arrive ?»
Je lui ai expliqué l'angoisse, le complexe du hérisson.

"Malheureux ! Le vélo en ville est périlleux. Le seul moyen de se protéger du mépris des citoyens est de faire partie d'une course cycliste ... par exemple, le Tour de Romandie. Là, vous êtes estimé, protégé. Que dites vous ? Vous préférez le cyclisme solitaire ? Vous êtes aussi singulier qu'un lépreux ... jadis on les plaçait hors les murs, vers les marais de Plainpalais. Si vous persistez, nous vous enverrons dans d'autres régions peu peuplées, quasi sauvages, là où l'État, dans sa grande bonté, trace des pistes cyclables"

Le RENQUILLEUR

ROGER LEBRETON EST MORT

Il était des hâtes, et personne ne l'aurait connu, ou presque, sans quelque article de notre Bulletin (1), tant il était effacé et craignait d'être importun.

Sa carapace de vieux solitaire un peu sauvage cachait en réalité un besoin étonnant d'échanges amicaux et une générosité qui n'attendait que l'occasion de se manifester.

Son honnêteté et sa franchise lui inspiraient dans tous les domaines des jugements que nous trouvions parfois dépourvus de nuances, mais toujours pleins de bon sens.

Et puis c'était un «cyclo», un vrai, sans le moindre brevet ni la moindre médaille, mais qui savait voyager l'esprit aux aguets et tous les sens en éveil.

Voici bientôt 20 ans qu'il avait dû renoncer aux grandes chevauchées à la suite d'un accident qui l'avait laissé infirme pour la vie, avec une jambe raccourcie.

Et brusquement, en 1977, il décidait d'en finir avec le carcan de sa désespérante inaction, les routes de la Beauce et du Gâtinais le voyaient aux prises avec des distances de plus en plus longues en vue du défi un peu fou qu'il s'était à lui-même lancé à l'occasion de sa première cure à Bourbonne Les Bains : s'y rendre à vélo par un itinéraire buissonnier traversant la Belgique, l'Allemagne, la Suisse. Enhardi par ce pari gagné, il récidivait l'année suivante par les Alpes Autrichiennes et Italiennes, épinglant au passage le Stelvio et le Gavia, entre autres seigneurs. Ses retours de Bourbonne se déroulaient selon un véritable rite, il en avait fait son itinéraire de l'amitié, jalonné de séjours à Dijon, Grenoble, Menton, d'où il regagnait sa lointaine banlieue, toujours à vélo.

Tout était prêt en 1979 pour une nouvelle expédition lorsqu'une leucémie foudroyante a mis fin au plaisir de vivre qu'il avait su reconquérir; il est mort à 69 ans, le 15 août, à l'hôpital de Praz-Coutan.

Chacun notre tour, Marcel Bioud et moi avons pu lui apporter sinon le soulagement, du moins un peu de réconfort au cours de sa longue hospitalisation.

Sans doute n'aurait-il pas aimé que je parle ainsi de lui, mais c'était un tel exemple pour nous tous qu'il fallait le citer, et je sais que, du Paradis des «cyclos» où il se trouve, il m'a déjà pardonné.

Adieu, cher Roger.

(1) relire dans le bulletin n°4 : «premier col», c'est tout lui.

Michel PERRODIN

LES ANTI-COLS CORSES

La bonne règle veut qu'un cyclo digne de ce nom, membre du Club des "100 cols" et fier de l'être raconte ici ce qu'il a réalisé et souvent cela ressemble à l'exploit, ce qui est tout en son honneur.

Moi, je vais me permettre de vous parler de ce que je n'ai pas fait, des cols que je n'ai pas grimpés, de cette vaillance que j'aurais due avoir et que j'ai laissée là-bas, quelque part en Corse .. L'histoire a commencé au beau mois de mai. Avec une vingtaine de pédaleurs nous avons une semaine durant sillonné une partie de l'île de Beauté. Emballés par le site incomparable de la Corse, nous avons donc décidé, Maryse et moi d'y revenir une dizaine de jours en juillet.

Moult projets de randonnées et de cols étaient inscrits au programme et c'est avec un moral à toute épreuve et une condition physique au beau fixe que nous voilà partis, les vélos fin prêts et huilés à point.

Un détail cependant, nous venions chez un beau-frère Corse qui nous attendait les bras ouverts... Ainsi donc dès notre arrivée, il a fallu arroser abondamment la joie des retrouvailles, c'est une épreuve à laquelle il est difficile de résister et ceux qui connaissent le sens de l'hospitalité des Corses, lorsqu'ils aiment bien quelqu'un, me comprendront certainement.

Après un premier repas terminé à une heure avancée et une nuit de sommeil, aussi profond que bienfaisant, pas question le lendemain d'aller pédaler. Bah nous avons le temps nous sommes là pour plusieurs jours !

Alors ça a été le premier piège : des victuailles composées de ces charcuteries venues des montagnes réservées aux "amis" de ces fromages aussi savoureux que puants, de ces légumes au vrai goût de légumes venus des jardins potagers de quelque vieux jardinier d'une autre époque.

Le tout accompagné de ce vin sans étiquette et sans cru qui vous retourne discrètement et sournoisement les bonnes intentions de la veille. Robert, secoue-toi : les vélos nous attendent ! Oui, mais voilà le deuxième piège ce soleil de feu sur la tête et cette mer limpide sous les pieds...

L'astre des jours qui ne cessait de répéter je vais vous brûler le crâne, restez donc encore un peu à l'ombre .. La mer de son côté, toute languissante, me chuchotait comme une lettre d'amour ses encouragements à me garder auprès d'elle... ...Et ce beau-frère qui n'arrêtait pas de me servir des pastis à vous visser les fesses aux chaises !

Je commençais à ne plus rentrer dans mes pantalons, j'ai donc courageusement préparé les vélos et un beau matin, nous voilà partis oh, pas bien loin ... pas bien haut non plus ... mais avec un cuissard devenu trop étroit et des jambes qui ne parvenaient plus à faire des cercles tout à fait ronds, la randonnée de cinquante kilomètres (eh oui...) frisait presque l'exploit- Le défilé de Lancome c'était la Croix de fer et le col de Teghime, modeste en d'autres circonstances, c'était le Galibier !

De plus, pour nous punir, le soleil jusque-là fidèle à ses rendez-vous, nous a trahis, le comité d'accueil était composé d'un vent violent et d'un épais brouillard.

On nous y a pas repris deux fois... Nous avons été à la pêche, oui, c'est honteux pour un randonneur dont la réputation n'est plus à faire de vous parler ici d'aller à la pêche .. Mais si vous saviez comme c'est bon de sortir des pageots gros "comme ça" et de se les faire griller une heure après, je suis sûr que vous me le pardonneriez !

Je ne m'étendrai pas sur les invitations (toujours pour manger), vous finiriez par vous faire une triste opinion sur mon compte . et pourtant cette "paella" en nocturne à Moriani j'aurais aimé vous la raconter dans ses moindres détails !

Bref, les jours ont passé .. Les vélos toujours aussi bien huilés furent démontés et remis dans la voiture tout étonnés d'avoir pour une fois passé eux aussi de vraies vacances. Au moment des «au revoir», une grande nostalgie s'est introduite en moi.

Trop court le séjour, j'aurais tant voulu faire... lorsque le bateau longeait paisiblement le Cap Corse, une seule idée me persécutait, celle de revenir. Oui Corse, je reviendrai . Je reviendrai pédaler sur tes routes et j'y escaladerai tes cols, mais en attendant, pour cette fois, je n'ai pas à être fier de ma prestation de randonneur...

Voilà. Vous qui me lisez, je vous en prie ne soyez pas trop sévères avec un pauvre type, trop faible de caractère, et qui a ramené, faute de cols à son palmarès, quelques kilos de vivres ?

...et puis, sans mon récit, vous auriez eu droit encore une fois à un de ces monotones monologues sur une randonnée, alors j'aurai été l'espace d'un moment votre récréation de cyclo à vous aussi .. Alors pardonnez-moi !

Robert BELLONI
ANTIBES (06)

C'EST PAS DU GÂTEAU C'EST DU COMTÉ

Brantes, BPF du Vaucluse. Le 24 août 1979. Six cyclos-campeurs versillais émergent : Claire, Bénédicte, Denis, Bertrand, Michel et moi même.

7 h 30 Rassemblement autour du petit déjeuner (qui n'a de petit que l'adjectif), l'ingurgitation de celui-ci ayant pour effet de dissiper les dernières brumes de sommeil. Les langues se délient. Le sujet est évidemment l'étape du jour : Le Ventoux. Son ascension ne poserait aucune appréhension par une des routes habituelles, mais nous avons décidé (cet hiver, au chaud !) de le gravir par le Col du Compte. Je dois avouer que je suis le plus sceptique, car cette nuit il y a eu un violent orage qui a tout détrempé, y compris Claire et Michel, leur tente ayant reçu l'option "eau courante" (non pas par E.D.F.). De plus, notre précédente expérience de cyclo camping nous avait transportés de Saint-Etienne de Tinée à Bayasse en passant par le col de la Moutière et avait eu raison de la roue libre de Denis (3/4 de descente).

Ici 8 à 10 kms de montée caillouteuse et peut être boueuse. Connaissant le désagrément du "pousse-pousse" je suis prêt à revenir sur mes pas et à monter par la route. Hélas, ou heureusement, le vélo à plusieurs, ce n'est pas si simple : un pessimiste à 7 heures, devient optimiste à 8 heures et enragé à 9. Merci à vous mes camarades de club.

C'est parti. A 1 500 m au dessus de nous un observatoire au soleil. Heureusement il fait encore frais. Pour pouvoir nous mettre en danseuse sans déraper nous avons mis du poids sur la roue arrière (5 kgs à peu près). Nous passons la célèbre pancarte : «route interdite à tous véhicules à moteur».

Le chemin comporte de bons cailloux qu'il convient d'éviter pour son confort, et pour le maintien circulaire de ses roues !! Cette route forestière servant aux pompiers en cas d'incendie le pourcentage s'avère raisonnable, les poids lourds, tant motorisés que cyclistes s'accommodent mal de la pente ! Celle ci se transforme en faux plat montant pendant 2 à 3 kms. Là, la route est taillée à flanc de montagne. Plus un arbre, que le paysage, le silence. Dans ces moments là je me sens si bien que j'en arrive à me demander pourquoi ? Pourquoi les gens s'entassent ils les uns sur les autres dans les endroits devenus "à la mode", pourquoi le mercantilisme, la violence, la faim ? Aurons-nous jamais un monde pacifique ? N'a-t-on pas tout pour être heureux sur cette magnifique planète ? En attendant mon remède, c'est ce vélo à qui je dois tant.

La route réintègre la forêt. Sur un tronc, le vélo de Bertrand, il a "perforata la gomma". Je m'arrête. Heureusement c'est l'arrière, car pour le cyclo-campeur la crevaison à l'avant implique une bataille avec les sacoches afin d'extirper la roue. La réparation menée à bien, nous arrivons au col. Là une bonne surprise, la route marquée en "viabilité incertaines" est goudronnée.

Nous attendons nos minettes, elles arrivent décevant nos espoirs : elles n'ont pas crevé. Nous qui les imaginions, pour une fois, seules derrière, s'entortillant dans les chambres à air, s'engluant dans les rustines, c'est RATÉ. Ici je pose le problème de nos demoiselles à vélo, car non content de ses propres risques de crevaisons personnelles, chacun doit additionner 50 % d'ennuis mécaniques en sus, car, malgré notre mauvais esprit, on nous a enseigné, la galanterie (hélas !). Nous décidons de manger un morceau. Bertrand à qui cela coupe les jambes préfère manger en roulant, il part donc en avant suivi de près par Denis. La soute bien remplie, nous repartons à notre tour. Après 2 kms Denis nous croise (?) il a perdu son chapeau et retourne le chercher. Il fera des kilomètres en plus sans hélas retrouver son couvre-chef. Si par hasard des cyclos empruntant ce col trouvent un galure en cuir, faites signe au C.C.V.P., merci !

Nous rejoignons la route du Ventoux juste sous les kilomètres à fort pourcentage. Devant moi un coureur fait des S ; sa monture se cabre sous ses coups de reins ; après 500 m je le vois se précipiter sur une balise de déneigement ! Il l'enserme dans ses bras ! le coup de foudre ? oui mais avec la fatigue. Je le double. Il n'a même pas la force de descendre de vélo. Il est là, cale-pieds serrés se cramponnant à cette bouée providentielle. Je lui dis tout de même bonjour (il m'a répondu, si ! si !). Je n'ai pas osé lui dire d'équiper sa bicyclette d'un 30 X 25 mais je pense qu'il a compris. Dans cette montée mes camarades verront eux

aussi de ces insoucians se prenant pour Hinault, et coinçant dans une rampe un peu forte, s'arrêtant pour essayer de terminer, ou renonçant parce que leur 40 X 24 était "un petit peu" trop grand.

J'espère quand même qu'ils n'abandonneront pas le cyclotourisme (si l'on peut qualifier cela ainsi). Voir des jeunes filles pousser leurs sacoches au sommet devrait "leur mettre un peu de plomb dans la tête" (pas trop tout de même c'est lourd). La fédération aurait dû avoir pitié de ces gens là ; un B.P.F. à l'Iseran ! Comment voulez-vous qu'ils finissent leur carte, les malheureux

La vue se développe de plus en plus. C'est très beau, hélas le sommet est dans la crasse (il est à noter qu'il n'y sera que pendant deux heures, et nous aussi !). Malheureusement si les nuages sont intéressants pour les météorologistes, ils le sont nettement moins pour les cyclos.

Tout notre petit monde est là, bien emmitouflé. Un aller-retour au Col des tempêtes s'impose à moi, mais mes jambes s'en seraient bien passées.

Nous redescendons manger au milieu d'une route, rassurez-vous, une "anti-motorisée".

De toutes façons, il n'est point besoin de moteur pour gravir les cols, un peu d'entraînement (ou beaucoup, il est proportionnel à la hauteur que vous voulez affronter) et un peu d'optimisme (ou d'inconscience c'est selon les avis) et des développements appropriés font le reste.

Quand je pense qu'à Pernes-Les-Fontaines un autochtone, ex-coureur cycliste, nous avait parié que nous n'arriverions "jamais au sommet avec des chargements pareils". Dommage, il n'est pas venu au rendez-vous.

De toute façon, le Ventoux ne dépasse pas 1 999 m, alors tout reste possible, même un certain Port de Goust...

Jean Pierre RABINE
VERSAILLES (78)

SEMAINE INTERNATIONALE

Si au cours d'un brevet vous êtes tombé sur un contrôleur se prenant un peu trop au sérieux (c'est rare, mais ça se voit un peu de plus en plus), si, par exemple, on vous a fait partir en ligne pour faire comme si on était venu là pour faire la course, si vous vous êtes senti un peu perdu parmi un développement incontrôlé de vélos super-légers, étalage de pommades et autres voitures suiveuses.

Si, en un mot, vous vous êtes demandé à l'occasion d'un brevet dit "cyclo" ce que vous étiez venu faire là :

Allez à une semaine internationale :

- Alors là c'est le vrai bonheur,
- Le vrai bonheur cyclo.

Vous arrivez dans une capitale, telle que Luxembourg, des petites flèches extrêmement discrètes, sinon manquantes, vous indiquent la direction du lieu de rassemblement international.

Vous arrivez sur le lieu, pensant qu'en même temps il y a un petit brevet régional partant de là et que le grand rassemblement international est quelque part plus loin.

Mais non : c'est bien là.

On ne paraît pas être des milliers.

Vous entrez donc dans une petite salle à la table classique, derrière laquelle se trouvent de tout à fait charmantes dames souriantes.

Et un cyclo vous accueille personnellement, si bien, si gentiment, que l'on arriverait à être convaincu que l'on se connaît depuis bien 30 ans, sinon plus, que l'on a été à l'école ensemble, et que nos familles n'ont passé leur temps qu'à se connaître.

Imaginons que vous pensiez à cet instant, qu'il n'y a pas assez de monde pour vous, pas assez de bruit, de micros, ou autres rigolades, et que vous vouliez rentrer chez vous.

Pas moyen.

Car le coup de la famille, vous avez compris c'est la grande famille cyclo.

Et là le bonheur commence.

Tout le monde a le sourire, on apprend que l'on est un peu plus de 200, sans plus, de là à penser que l'on représente l'élite internationale, il y a l'épaisseur d'un pneu.

Un "100 cols des Vosges" est là, souriant, bavarde et donne, deux, trois renseignements, gentiment, tranquillement, que c'est donc sympa, que l'on commence donc à être bien.

D'ailleurs, tous vous renseignent, bavardent, vous dépannent.

Ma femme et moi, sommes logés dans le 1/4 d'heure qui suit cette première entrevue.

Et le lendemain, muni du petit carnet indiquant les circuits de la semaine, j'arrive à l'heure de départ : 9 heures, comme indiqué.

Nous sommes quatre ou cinq, déjà souriants, innocents, ignorants.

Ignorant que l'heure de départ indiquée, ne veut rien dire du tout, que ça peut être l'heure d'arrivée pour ceux qui aiment partir la nuit et profiter de l'aube, pour ceux qui peuvent avoir autre chose à faire dans la journée. On peut donc partir plus tard et revenir quand on veut.

C'est le bonheur qui continue, et on n'a pas encore tout vu à ce sujet.

Enfin, on prend donc la route sur laquelle se pratique un seul langage international, le sourire, toujours le sourire. On peut être doublé : ce sont des saluts, avec le sourire, On double : c'est encore salut et avec le même sourire,

On peut croiser, on fait le circuit dans le sens que l'on veut, et c'est toujours et encore le même merveilleux sourire.

Le sourire heureux d'être là, d'être cyclo, d'être sur la route, d'avoir un beau soleil, une pluie bien sympa, d'avoir la chance unique de croiser l'ami de toujours.

Les vélos en rigoleraient, pas un qui ne ressemble à l'autre, des vélos, solides et marrants, correspondant chacun au caractère de leur propriétaire, certains portent la théière anglaise, d'autres supportent des athlètes qui se jouent et s'amuse avec les bosses des Ardennes.

Et toujours, sourires, saluts et joie.

Vous bouclez votre circuit tranquillement, vous faites part de votre satisfaction à l'arrivée. Il vous est répondu avec le plus grand naturel, et toujours le sourire, "N'est-ce-pas qu'il était beau, bien composé le circuit que nous vous avons proposé", nous roulons tellement "pour nous" que nous connaissons bien toutes les routes. Si ça vous a plu, c'est qu'il ne pouvait en être autrement". Et voilà donc, comment tout le monde est heureux.

Et dans tout cela : pas de contrôle, ni au départ, ni pendant, ni à l'arrivée.

Pas de contrôle, puisque c'est la semaine internationale de l'amitié, de la gentillesse et de la liberté.

Pas de contrôle, puisque vous êtes venu pour être heureux, vous laissez aller au détour d'un chemin, à la terrasse d'un bistrot au soleil, vous laissez rêver sur une petite place rigolote, vous arrêter sous le haut plafond d'une forêt monumentale et qu'une friture de la Moselle c'est toujours bon à prendre . . .

On ne fait pas du vélo, on plane.

Si à un moment, vous sentez une petite fatigue, il n'y en a que pour quelques minutes, puisque vous allez être doublé, ou croisé, par des saluts et que donc : vive la route et que ça continue.

Que l'on est loin de ces pseudo-sporto-cyclos sérieux, qui ne vous connaissent pas et ne veulent pas vous connaître. Pas de ces airs concentrés, inquiets du départ, inquiets du chrono, inquiets de ce que l'on peut dire d'eux.

J'oubliais : ne soyez pas en panne, car s'il y en a quinze qui passent, ça en fait quinze, pour vérifier que vous êtes capable d'en sortir, et qui vous demandent si vous n'avez vraiment besoin de rien. Vous êtes donc contraint, par une gymnastique appropriée, et internationale, à bien faire comprendre qu'en ce qui vous concerne, vous n'en êtes pas à votre première crevaison, que tout va bien, que vous êtes heureux d'avoir crevé, donc sourire et encore sourire.

C'est donc bien la semaine internationale du bonheur, de la joie et à la rigueur du cyclotourisme.

Un souvenir qui marque dans une vie.

Merci Monsieur et Madame Olinger et tous les autres organisateurs, participants. Merci, aux deux Japonais qui m'ont invité au Japon pour l'année qui vient.

Merci et merci.

Et si tous les cyclos du monde...

Jean BALME
DIJON (21)

SENSATIONS EXOTIQUES

Samedi 5 janvier 1980 - 6h30. J'enfourche ma bicyclette, et me voilà parti pour une nouvelle aventure montagnarde, la première de cette nouvelle année.

Il fait chaud. Très chaud déjà, même ...

Pardon ! J'avais oublié de préciser que je me trouve à 7 000 kms de nos montagnes bien aimées, qui sont le pain quotidien (ou presque) de nos étés. Je pédale précisément maintenant aux Antilles, dans l'île de la Guadeloupe, quittant à présent les faubourgs constitués de baraquement en bois de Pointe à Pitre, déjà éveillée.

Objectif de la journée : " La " Soufrière, volcan devenu célèbre il y a trois ans ...

Vous vous souvenez ? La polémique Haroun Tazieff, Gouvernement sur l'évacuation générale de l'île (350 000 habitants) qui devait exploser !

Affaire ancienne. A présent, la petite route qui conduit à proximité du cratère est réouverte, pour la plus grande joie des touristes en mal de sensations fortes. Il y a quelques jours, j'y suis moi même allé (en voiture, j'avais honte) conduit par un ami autochtone, et les pourcentages de la route m'avaient tellement impressionné ... que me voici à bicyclette aujourd'hui.

Pointe à Pitre est derrière moi à présent, je franchis les marais de la rivière salée entourée de toutes parts par une mangrove aussi belle qu'inquiétante.

Peu à peu je pénètre dans les immenses champs de canne à sucre de la Basse Terre, partie sud de la Guadeloupe bien mal nommée car c'est une véritable montagne dans la mer. Ceux-ci sont en pleine floraison, et le spectacle de ces millions de fleurs de duvet blanc est superbe dans les premières heures de la journée. Au dessus de moi, la chaîne montagneuse de l'île, recouverte d'un épais manteau de forêt vierge, avec une échancrure entre deux monts coniques (volcans éteints), le Col des Mamelles, 586 m, unique col routier de l'île, franchi par deux reprises ces derniers jours (une fois par côté, pas de jaloux), et par une chaleur suffocante bien sûr. La route, très belle, est déjà éprouvante.

Relief "Pays Basque" pour ceux qui connaissent ... avec des pourcentages encore plus sévères. Un concert de voitures me doublent et me croisent à présent, les guadeloupéens sont extrêmement motorisés, et je dois faire très attention car leur conduite est telle que les garagistes pullulent ici ... et font recette.

Un point négatif, un point positif : les chiens, très nombreux, sont d'une indolence à ravir, et vous regardent passer sans manifester la moindre velléité, l'œil un tantinet compatissant.

J'arrive à Sainte Marie, le paysage vient brusquement de changer, les champs de canne à sucre viennent de faire place aux bananeraies ... sans bananes actuellement, malheureusement pour moi.

Sainte Marie : Deux surprises :

1) Une averse si soudaine que je n'ai pas le temps de me mettre à l'abri (il pleut et il y a du soleil tous les jours ici).

2) Une statue à la mémoire de Christophe Colomb m'attend sur la place du village. Elle m'apprend qu'il a posé pour la première fois le pied sur le continent américain ici précisément, en 1492, et nomma l'île "San Guadeloupe".

Rafraîchissement involontaire et surprise passée, me voilà reparti. Quelle végétation ! Tout pousse ici, l'humidité ambiante, extraordinaire, donne à la nature son exubérance excessive, mais si belle.

J'arrive à Bananier, petit port de pêche typique. Sur la grève, de grosses barques peinturlurées de couleurs très vives prennent un bain de soleil. Sur la droite, une falaise de roches volcaniques domine une plage de sable fin provenant des mêmes roches, c'est à dire d'un noir profond, où battent d'énormes vagues soulevant une écume d'un blanc intense. Contraste étonnant.

Une grimpée très dure à la sortie du village me permet de me hisser 3 kms plus loin à Trois Rivières, bourg commerçant typique, lui aussi. M'y accueillent des maisons coloniales tout en colombages, blanches à fenêtres vertes ou rouges, et avec bien sûr le toit que l'on retrouve partout aux Antilles : des tôles soigneusement peintes couleur bordeaux : l'ensemble est superbe. De là, nous dominons la mer Caraïbe, à pic en contrebas sous les bananeraies accrochées à la montagne. Sur la droite les Monts Caraïbes derrière lesquels se trouve le port de Basse Terre. Et derrière moi, la Soufrière, recouverte de forêt tropicale dense. Je traverse prudemment l'embouteillage quotidien créé par le marché en pleine fébrilité matinale, et haut en couleurs ; une nouvelle descente, puis la grimpée à travers les bananeraies reprend. De temps à autre, une échappée sur les îlots des Saintes, archipel paradisiaque situé à 5 ou 6 kms en mer. Il fait chaud. Vraiment chaud. Pas de vent. Soudain, Eurêka ! une cascade jaillissante m'apparaît au détour d'un virage. Je me précipite et bois goulûment. Pouah! l'eau est pure, mais chaude !!

Mon bidon, lui, l'est déjà depuis longtemps ...

Arrivée à Gourbeyre, d'où je rejoins en 6 kms de route du meilleur genre "Montagnes Russes fortes sensations". Saint Claude, cité résidentielle et village le plus élevé de l'île (600 m à pic au-dessus de Basse Terre). St Claude où me surprennent les nuages, où ceux-ci me coincent, plutôt un véritable orage tropical s'abat sur moi (c'est vrai que les gouttes d'eau y sont très grosses). Je me cache.

L'orage passe mais la pluie subsiste. Tant pis. Ou plutôt tant mieux, il fera moins chaud. J'y vais. Il reste 6 kms et plus de 600 m de dénivelé à avaler. Au sortir de St Claude le paysage change brusquement, fini les bananeraies, fini les charmantes maisons coloniales au balcon invitant au farniente, le mince bandeau de la route en lacets se débat au milieu d'une forêt vraiment vierge, d'une luxuriance inouïe : des arbres aux troncs énormes, des plantes aux feuilles mesurant 1 m x 0,80 de large, des fougères qui sont des arbres de 4 à 5 m de haut, des lianes enchevêtrées dans tous les sens, je vous le dis : une forêt i-nex-tr-ca-ble ! Même si l'épaisseur de ce manteau végétal m'empêche de jouir du panorama qui doit être superbe, cela est beau, cela est très très beau.

La pluie a fait fuir les touristes, je suis seul au corps à corps avec la forêt très impressionnante. Et le pourcentage fort respectable de ce tapis en bitume. Il pleut toujours, et avec l'altitude la température décroît fort heureusement, en bas c'était un véritable sauna.

Tout à coup, après un passage sur 100 m environ à 25 % minimum, (30 x 28, debout sur les pédales, rotation des manivelles pas évidente du tout) le choc : des arbres calcinés partout, des blocs de rochers dans tous les sens, d'énormes "saignées" dans la montagne, où est passée il y a peu la lave en furie, et au-dessus de ma tête, flou à travers les nuages, le sommet du volcan, si proche qu'il en est encore plus menaçant. Personne ici, au terminus de la route. Quelle étrange ambiance ! Une sorte d'angoisse invouable vous prend aux tripes. Il y a trois ans la nature se déchaînait ici, dévorant toute la forêt alentour, il n'en reste que des squelettes noircis et fantomatiques

Une échappée dans le ciel me fait découvrir un paysage fantastique : la mer des Antilles baignée de soleil là-bas, les îlots de rêve de l'archipel des Saintes, et par derrière, l'île de Marie Galante, puis l'île de la Dominique, où se déchaîna le cyclone "David".

Les nuages se referment sur moi. Il ne pleut plus. Vite une photo du vélo devant le cratère, et j'entame une descente. J'ai faim, j'ai très très faim. Vivement Basse Terre et une bonne table !

P.S. Je rentrerai à vélo dans l'après midi par le côté opposé de l'île, franchissant au crépuscule pour la troisième fois le Col des Mamelles, et arrivant à Pointe à Pitre de nuit. Ce vélo étant le mien, bien entendu, il m'y avait accompagné tout exprès par avion !

Alain MIGOT
TABANAC (33)

EN PAYS CATHARE ... LES GORGES AUDOISES

Serge avait remarqué dans la revue de la Fédération, l'annonce de la 4ème Randonnée des Gorges Audoises à Limoux, dans l'Aude et surtout le passage d'un col de 2 001 mètres, une aubaine à un mètre près pour les membres du Club ces "Cent Cols".

Demande de renseignements complémentaires et décision arrêtée. Départ de la capitale le vendredi soir, une nuit dans le train, samedi matin, à Toulouse, récupération de la bicyclette et 100 kms de promenade pour rejoindre Limoux.

Mais, ce samedi 30 juin à Toulouse,, une déception attendait Serge : la bicyclette n'avait pas suivi ! Comme toujours les préposés de la SNCF, très encourageants, ne garantissent rien : «peut-être dans la journée, ou demain ...".

Une telle déception vous décourage même de faire une visite rapide de la Cité des Violettes, et vous préférez rester dans la bien nommée salle des pas perdus, à attendre et à ronger votre frein. Mais il y a un Saint Christophe pour les cyclos à la SNCF, et en fin de matinée le vélo arrivait. Il paraît alors, plus sage de rejoindre Limoux par le train (en surveillant embarquement et débarquement de la bicyclette).

Petit problème de logement dans cette petite sous préfecture, puis visite de la ville : sa place avec ses "couverts" et ses façades anciennes, sa Collégiale Saint Martin, son Musée Pétiet consacré à la Belle Époque, ses vieilles rues aux noms évocateurs : de la Carasserie (nom de radeaux de bois qui descendaient l'Aude), des Oules (marmite de terre cuite), de la Fusterie, de la Goutine, le contact avec l'habitant à l'accent rocailleux, intarissable sur le Carnaval aux traditions très anciennes et typiques, les spécialités culinaires locales : le nougat, les fogassets al pèbre ou prébradou (gâteau au poivre pour l'apéritif) mais surtout la Blanquette de Limoux., sans doute le vin effervescent le plus vieux du monde (En 931, déjà Limoux protégeait ses vins par décret).

Le dimanche matin, vers 6 heures 30, sur la promenade du Tivoli, les participants de la Randonnée se retrouvent sous un ciel mi-figue mi-raisin. De petits groupes se forment et se mettent en route vers Alet Les Bains. Comme dans toute randonnée, on fait connaissance pour être séparé un peu plus loin et bientôt se retrouver. Le parcours remonte la Vallée de l'Aude vers le sud. Après quelques kilomètres dans les vignobles, une première trouée dans le relief : l'Étroit d'Alet, gorges peu profondes, très agréables. Alet Les Bains, un haut lieu de prières dans l'histoire locale, contourné par une récente déviation permettant une belle vue d'ensemble des ruines d'un évêché des XI^e, et XII^e siècles.

Peu après Serge remarquera sur un piton, Rennes Le Château dont on lui a raconté, hier soir, la légende du curé au trésor. A Couiza, voici le château renaissance des Ducs de Joyeuses.

A Campagna, par un pont pittoresque, nous prenons une petite route épousant le tracé de l'Aude sur les bords de laquelle les pêcheurs de truites sont nombreux.

Quillan, dans son cirque de petites montagnes accueille les cyclos qui vont, peu après arriver à l'entrée des Gorges de la Pierre Lys, par le célèbre Trou du Curé. C'est un impressionnant défilé aux parois blanches et verticales, avec l'Aude bouillonnante quelques mètres en-dessous de la route.

Nous allons commencer la montée de la Haute Vallée de l'Aude, et dès après Axat, voici les Gorges de Saint Georges. Certes, elles ne sont pas très longues, mais vraiment très étroites et étonnantes. La lumière permet juste réaliser une photo d'un petit groupe. Maintenant ce petit groupe dans lequel Serge s'est intégré remonte le cours de l'Aude devenue torrent, dans une vallée parfois étroite, sombre ou au contraire élargie avec des versants aux épaisses forêts de sapins et de hêtres. Plusieurs petites usines hydroélectriques plus ou moins intégrées au paysage, un élevage de truites avec pêche organisée "prise garantie".

Quelques "régionaux" indiquent que nous approchons du Mur de Carcanières dont Serge a déjà entendu vanter les pourcentages hier soir. Après un petit chalet de campagne baptisé "le Ranch des Fées", nous arrivons aux Bains de Carcanières et d'Escouloubre, deux petites stations à clientèle très régionale mais combien attirantes par leur quiétude. Un petit pont à droite et nous abordons le fameux mur. Immédiatement, ceux qui ont trop attendu pour passer un très petit braquet sont bloqués et certains doivent mettre pieds à terre dans les plaintes de chaînes et de roues libres.

Pendant quatre kilomètres il va falloir grignoter une pente très rude qui va nous faire sortir de la vallée. La température n'est pas très chaude mais bientôt les gouttes vont tomber de tous les visages. Certains montent cette rampe avec énergie (ne le regretteront-ils pas tout à l'heure ?), d'autres au contraire préfèrent dès maintenant utiliser un petit braquet (les 30x24 ou 26 ne sont pas ridicules). En sortant de la vallée les cyclos vont être déçus car ils peuvent apercevoir que la montagne vers laquelle ils se dirigent est perdue dans le brouillard. Pour l'instant, il faut arriver au premier contrôle, au village de Quérigut.

A ce contrôle, les conversations portent sur la pente que l'on vient de passer mais aussi sur le Col de Pailhères que l'on va aborder. Il est aussi question des Cents Cols, des Cols durs dont le responsable de l'U.C. Toulouse se trouve justement dans le groupe de Serge. Le léger ravitaillement offert par les organisateurs permet de refaire quelques forces, mais on s'inquiète aussi de trouver une épicerie.

Une descente de trois kilomètres, et commence le montée du Col de Pailhères. Mijanès, un petit village de montagne est traversé lentement et on pénètre dans le Cirque de la Forêt des Hares d'où coule la Bruyante la bien nommée car l'on n'entend que le bruit de ses eaux. Malheureusement, les cyclos se rapprochent du brouillard et bientôt la vue sera nulle. La montée paraîtra longue à Serge, d'autant qu'une pluie fine va se mêler au brouillard et le vent froid soufflera de face assez fortement. De temps à autres les sonnailles de troupeaux de vaches viennent troubler le silence ouaté du brouillard.

Le Col de Trabesses, marchepied du Pailhères, passera inaperçu et enfin le sommet venté et froid du Col est atteint. Pas question de s'attarder, il faut mettre tous les vêtements disponibles et entamer la descente.

Cette descente sera pour tous les participants un mauvais moment : visibilité presque nulle mais surtout pluie et vent très froids. Nombreux furent ceux qui durent s'arrêter ou pour marcher un peu pour se réchauffer, ou simplement, parce que les doigts gourds ne pouvaient plus freiner.

Bientôt les nuages seront passés et la descente moins pénible.

A Lavail, virage à droite et tout de suite attaque des premières pentes du Col du Pradel.

Si presque tout le monde fut heureux de retrouver une montée pour se réchauffer, certains payèrent les méfaits du froid. Serge trouvera un gars en butte avec un estomac fâché et le faisant savoir, un autre assis au milieu de la route avec les jambes raidies par des crampes. Heureusement quelques soins, un peu de repos et ces misères s'effacent.

Serge continue son ascension du Col du Pradel, route assez abîmée avec de courts passages très sévères, mais dans une belle forêt avec des trouées permettant de belles vues sur les Pyrénées.

Vers 1300 m, à nouveau le brouillard fait son apparition, moins épais que le matin mais surtout moins froid.

Au sommet, les organisateurs ont prévu un ravitaillement sous forme de grillade de saucisses avec du pain frais et naturellement, biscuits, sucre, pâtes de fruits etc ..., le tout arrosé, pour ceux qui le désirent, du bon vin du pays. Chacun reçoit même un journal pour glisser sous son vêtement.

Malgré le froid et le temps assez mauvais, grâce à la chaleur des quelques feux allumés çà et là, mais surtout, certainement à celle de l'accueil, nombreux sont les cyclos à s'attarder à ce contrôle.

Il ne reste plus, maintenant, à Serge, qu'à se laisser glisser jusqu'à Limoux. Dès le début de la descente, surprise, le temps se dégage et devient ensoleillé.

Par une petite route très tourmentée, mais en excellent état, on traversera la Forêt de la Fajolle, avec deux arrêts pour croiser deux troupeaux de quelques vaches, puis le village la Fajolle., contrôle B.C.N. ou B.P.F. pour certains, et commence la Vallée du Rébenty, gorges magnifiques, très sombres, tunnels, ou cirques pleins de lumière en particulier celui de Joucou.

Bientôt un petit groupe d'une douzaine de participants se constituera et l'allure s'accélénera. Le retour va se faire à un rythme assez rapide mais qui reprochera à ces cyclos de faire encore un peu de sport après avoir, en touristes, durant toute la journée, profité de paysages nouveaux. Serge à l'arrivée sera très heureux de pouvoir acquérir la médaille souvenir de la Randonnée et de recevoir en outre, une médaille frappée par le Club organisateur à l'occasion de son cinquantenaire.

Mais il faut songer à quitter cette ambiance, tous ces amis nouveaux, d'autant que Serge a l'intention de rejoindre à vélo, Carcassonne où en fin de soirée il reprendra le train de Paris.

Jean COUDERC
LIMOUX (11)

HIVERNALE

Au même titre que la nuit ou la pluie, la neige est un élément naturel contribuant à la diversité des circonstances dans lesquelles se pratique le cyclotourisme. D'ailleurs, passer un même col à des saisons, et donc avec des conditions atmosphériques différentes, n'est ce pas un peu passer lutant de cols différents ?

Point n'est besoin, parfois, d'aller chercher bien loin des paysages nouveaux : les caprices du temps se chargent de nous les apporter à notre porte, ou peu s'en faut ...

ALPE D'HUEZ, JEUDI 27 DÉCEMBRE SOIR

«4 kms après Huez, route de l'altiport, 200 m avant le carrefour avec la route de l'Alpe d'Huez, prends un chemin à gauche ; il y a trois immeubles, c'est celui du milieu". Muni de ce précieux enseignement communiqué la veille par téléphone par Olivier, je pars à la recherche d'une famille cyclote amie chez qui Olivier, Pierre et moi nous nous sommes fixés rendez vous.

Pierre et Olivier sont arrivés hier soir histoire de faire une journée de ski qui d'Annecy, qui de Lyon. Moi aussi, je suis parti de Lyon, ce matin, et c'est avec la satisfaction du devoir accompli que, descendu de vélo, je contemple une dernière fois les lumières de Bourg d'Oisans.

Allons, c'est la quatrième fois que je fais l'Alpe l'Huez par la voie normale (il en existe au moins deux autres : par Sarennes et par Auris, toutes deux bien plus sportives) mais c'est tout de même une première pour moi, à trois titres : en décembre, de nuit et par la route de l'altiport.

ALPE D'HUEZ, VENDREDI 28 DÉCEMBRE, MATIN

La neige est au rendez vous : plusieurs centimètres recouvrent la route, et elle tombe drue lorsque nous quittons la station. Les chaînes sont de rigueur, nous nous avons la nôtre, bien salée sur un développement modeste (40 : 18).

Moyennant une chute chacun, nous atteignons Bourg d'Oisans au bout d'heure et y retrouvons le goudron. Oh! Pas longtemps : juste de quoi s'ébrouer un peu sur le 40 : 15, déneiger garde-boue et roue libre et nous sommes à la Paute. arrêt bouffe. On a beau dire, 18 kms dont 15 de descente, ça creuse ...

En début d'après midi, quand on attaque Ornon, la neige ne tombe plus, le ciel est presque clair. La route est recouverte dès la Paute, mais sur les Braquets ultra réduits (32 : 28, 32 : 24) ça monte bien. Nous devons cependant marcher 400 ou 500 mètres à environ 5 kms du sommet, à un endroit où la neige n'est pas suffisamment tassée pour assurer un minimum de stabilité à nos frêles engins.

En tout cas, Ornon enneigé, c'est beaucoup plus beau qu'Ornon en été. C'est un site austère qui ne s'apprécie que les roues dans la neige, dont la luminosité atténuée la rigueur qui se dégage d'ordinaire de ses gorges.

Dans la descente, nous retrouvons le goudron vers Entraigues, puis filons sur Valbonnais et Corps par la route "normale". Le Colombier, ce sera pour une autre fois : nous le connaissons (sauf Pierre) et savons ce qu'il peut nous réserver comme réjouissances par ce temps là.

Il est 19h15 lorsque nous sortons du café de l'Union, à Corps (à recommander aux cyclos de passage), qui a été le théâtre d'une orgie et d'une discussion : monte on ou ne monte on pas à la Salette ? Contre : la route enneigée dès la sortie de Corps, les risques d'avalanches (neige poudreuse). Pour : l'état de la route ne sera pas meilleur demain, nous avons toute la nuit devant nous.

Coup de téléphone au Sanctuaire :

- Allo, bonjour Madame. Pourriez vous nous réserver une chambre ? Nous sommes à vélo et risquons d'arriver tard s'il faut monter à pied.
- A vélo ? Vous n'avez pas vu l'état de la route ! Ici, c'est la tempête, la neige, le vent, on n'y voit rien. Je vous déconseille de monter.
- L'hôtellerie est elle ouverte toute la nuit ?
- ??...
- Si par hasard on montait tout de même ...
- Si vous tenez à la vie, couchez à Corps et montez demain matin.
- Bien, bien.

Reconsultation à 3.

Olivier : "le temps se lève, il y a des étoiles sur le Gargas, allons y !".

Pierre : "c'est une connerie de faire du vélo à Noël ; quant à faire une connerie, faisons là jusqu'au bout !".

Hervé : "essayons ; de toute façon, l'expérience montre qu'il est impossible de faire demi tour dès qu'on a fait plus de cent mètres dans une direction".

32:24 ou 32:28, et en avant ! Nous passons sans problème la première rampe, juste après le pont, celle qui devait servir de test (avant, il y a 2 kms de plat). A chaque virage, nous craignons l'augmentation de la couche de poudreuse recouvrant elle même de la neige tassée par les passages successifs du chasse neige ou, pire, l'apparition d'ornières dans une neige labourée par les chaînes de voiture, ce qui obligerait à coup sûr à continuer à pied. Mais non, rien de tel : c'est une inoubliable montée, la lune nous éclaire, les étoiles brillent, les pneus crissent.

Lorsque nous arrivons au Sanctuaire, il est 21h30 et, bien sûr, il n'y a plus personne à la réception. Il y a bien une sonnette "service de nuit". Cependant, après avoir cassé une croûte, nous préférons sortir les duvets que nous installons sur les banquettes avec nous à l'intérieur. Le lendemain, c'est jour de repos. L'an dernier, à pareille époque, nous étions montés à cinq, on nous avait donné sans sourciller une chambre pour trois. En bonne logique, cette année, nous demandons une chambre pour un "avec douche" (c'est en fait la seule chose qui nous intéresse dans les chambres ; s'il existait des chambres sans lit avec douche, c'est ce que nous prendrions). Refus du responsable. La Salette elle même se commercialiserait elle ? (A Pâques 76, je me souviens que l'hôtelier, magnanime, nous avait même donné une chambre à trois lits pour le prix des dortoirs fermés en hiver). Le matin, nous sacrifions au rite : la montée au Gargas (sans les vélos !). A midi, le recteur nous montre le Dauphiné : notre photo figure en première page, dans le virage no 10 de l'Alpe d'Huez, avec pour légende : "des cyclistes courageux dans la neige près de Bourg d'Oisans". En l'occurrence, je pense qu'il fallait plus de courage ce jour là pour monter en voiture que pour descendre à vélo.

LA SALETTE, DIMANCHE 30 DÉCEMBRE, 9 H 30

La fraiseuse du Sanctuaire est partie depuis environ 2 h. Son rôle : déneiger grossièrement (le chasse neige parachèvera le travail), mais surtout se frayer un passage parmi les 4 ou 5 coulées qui ont transformé la route en parcours du combattant.

Nous tentons la descente, bien qu'elle soit encore fermée et malgré les conseils de prudence d'un "frère" chargé du déneigement. Mais, comme il dit, "on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif".

Nous rejoignons la fraiseuse sans problème. Elle est aux prises avec une coulée 1,5 km après le col de l'Homme et mettra trois quart d'heure pour avancer de 200 mètres. Il nous semble imprudent de la dépasser : avec de la neige jusqu'à mi cuisse, la progression serait difficile et, surtout, lente, ce qui augmente notre sensibilité aux coulées ou avalanches. Nous remontons alors, déjeunons et repartons aussitôt. La route est toujours fermée officiellement, mais la fraiseuse l'a dégagée jusqu'à Saint Julien. Quel régal ! Sûrs de ne rencontrer personne, on se permet de descendre à 30 sur une vraie piste de ski.

Après 1,5 km de ce manège, nous croisons le chasse neige de l'Équipement montant de Corps, tout ébaubi de nous voir dans pareille posture. Déneigement sommaire de l'ensemble chaîne-plateaux, roue libre et des garde boue, et en selle ! Corps, et avec lui la route presque sèche, est atteint moyennant quelques chutes là où la neige est fondante, et la pente la plus forte.

De Corps à Grenoble (par la route directe : nous abandonnons notre projet de boucle Corps-route Napoléon-St Étienne en Devoluy-Corps, car nous voulons réveiller chez nous et non pas dans un igloo du côté du Noyer). Rien ne se passe, sinon que nous restons vigilants, surtout dans la descente de Laffrey car il fait nuit et la route est blanche par endroits.

LUNDI 31 DÉCEMBRE, GRENOBLE

Grenoble Lyon, sur une carte Michelin (ou même une autre) c'est facile ; d'habitude çà l'est. Mais pas aujourd'hui. Dès le départ tombe en abondance une neige un peu mouillée qui vient se loger dans la roue libre, faisant sauter la chaîne. Seul remède : s'arrêter, sortir le couteau et déneiger les couronnes. L'ennui c'est qu'il faut recommencer l'opération toutes les cinq minutes.

Heureusement, une accalmie nous permet d'atteindre la Frette. Là, les estomacs crient famine et les pieds réclament un peu de chaleur (il faut dire que nous sommes mal équipés de ce côté là. Olivier utilise la méthode sandwich : 1 paire de chaussettes, 1 sac en plastique, 1 paire de chaussettes, le tout dans les chaussures cyclistes ajourées d'été. Pour moi, ce sont deux paires de chaussettes dans des Adidas Rome. Seul Pierre a des sur chaussures, la solution " commerciale". Malheureusement, il vient des les fendre . . .".

Après la Frette, c'est l'arrivée à Lyon, la première arrivée de jour de ce circuit. Il ne reste plus qu'à réveiller l'âme en paix, et à souhaiter à tous les amis cyclos beaucoup de cols pour 1980 !

Mes compères étaient Olivier JOUVE et Pierre GUI RONNET, de Lyon.

Hervé BURTSHELL
Nancy (54)

RENCONTRES

Le 11 septembre 1974 à Andernos, je cherche un gîte pour faire étape. A la terrasse d'un hôtel restaurant, j'aperçois un vélo appuyé contre un guéridon. Je m'approche et grâce à l'insigne cousue sur le sac de guidon, je sais que je vais rencontrer quelqu'un que j'aime bien. Exclamations, congratulations, explications. Nous repartirons ensemble le lendemain pour terminer, en ce qui me concerne, le Tour de la Gironde déjà bien entamé. Cent quatre vingts kilomètres de bonnes routes sans difficulté, dont les deux tiers très tranquilles, nous permettrons de parler un peu. En fait, j'ai plus écouté que parlé. Il est vrai que Marcel sait raconter. Faites comme moi, écoutez le.

"... Quel dommage que Pierrot n'ait pu se libérer, je sais qu'il aime bien et sera déçu quand je lui parlerai de notre rencontre. C'est un gentil garçon Pierrot. Avec lui jamais de problème. Le parcours ? ... d'accord. On s'arrête ? ... d'accord. On repart ? ... d'accord. On pique nique ? ... d'accord. On mange au restaurant ? ... d'accord. Il parle quand il faut, a le bon mot pour rire au bon moment. Il sait se taire quand les paroles sont inutiles, le temps d'admirer un paysage ou de se régaler les yeux d'une dentelle de pierre. Quand il a dit "splendide", il a tout vu, on peut repartir. Pendant l'entre deux saisons, nous parlons de nos projets mais aussi des : Te souviens tu de tel endroit, la vue sur la vallée ? Ces sous bois que nous avons regret à quitter ? Du casse croûte improvisé, inattendu, copieux et bien arrosé dans une ferme de la vallée d'Ossau où nous nous étions arrêtés pour nous abriter d'un méchant orage. Le propriétaire et sa femme voulant absolument nous garder jusqu'au lendemain, nous n'avons pu repartir que contre la promesse de revenir après avoir fait le col du Pourtalet . Promesse tenue et plusieurs fois renouvelée depuis. Si nous passons dans le coin, il suffit que l'un de nous demande à "s'abriter". Nous savons ce que cela veut dire. Le fermier, sa femme et leurs deux enfants, tous quatre aussi aimables, (il paraît que les chiens ne font pas de chats) sont devenus des amis. En plus de nos visites, la carte de vœux du nouvel an est devenue une tradition. Nous nous faisons part de nos joies, de nos peines.

Il faut que je te parle plus longuement de Jean, pour moi il fait partie de notre famille cyclo. Certains puristes diront qu'il ne suit pas les principes de l'éthique cyclotouristique. Il n'a jamais fait de diagonale, pas davantage de randonnée permanente et n'a assisté à aucune concentration. Son maximum, aller retour, environ 140 kms. Je suis quand même prêt à parier que pas la moitié des adhérents de la F.F.C.T. ne fait autant de kilomètres que lui en un an. Il aime le vélo, de plus il est doué. Il nous avait bien dit qu'il allait de temps en temps au marché en vélo, mais ne s'était jamais vanté d'avoir failli briser une carrière sportive.

Passant à Argelés avec Pierrot, nous sommes invités par le patron du restaurant à rejoindre une table déjà occupée par un convive. Nous reconnaissons un ex coureur qui fût un bon régional. Bien sûr nous avons parlé vélo. En fin de repas, Pierrot me dit qu'il était temps de partir si nous voulions faire l'Aubisque et nous "abriter" à Louvie, chez Jean, en le désignant par son nom de famille. Notre compagnon de table nous ayant demandé s'il s'agissait de Jean D... fermier à côté de Louvie Juzon, nous fûmes tous les trois surpris. Nous ne pûmes partir qu'une demi heure plus tard, plus riches d'une anecdote pour laquelle je t'ai raconté à peu près tout ce qui précède. La voici, racontée par celui qui fût pourtant un honnête grimpeur. Jean décide un jour d'aller vendre à Argelés, quatre fromages de brebis, fabrication maison. Poids 16 kgs environ. Les fromages sont emballés dans une caisse, la caisse est ligotée sur le porte-bagages du vélo. Au-dessus, le gros ciré est amarré. Le long du tube horizontal, le grand parapluie de famille est attaché. Dans la musette, une peau de bouc d'un litre de rouge, un morceau de fromage, du pain. Voilà notre Jean prêt pour l'attaque du col d'Aubisque. Avant Gourette il a un cycliste en point de mire et se dit qu'une compagnie serait agréable jusqu'à Argelés. Il appuie sur les pédales et le voilà à la hauteur d'un homme assez jeune, vélo de course, collants etc ... Bonjour Monsieur, il fait beau, hé !

... Oui ... Vous montez jusqu'en haut du col ? .. Euh ... - Vous avez un beau vélo, ça doit coûter cher une machine comme celle-là ... et patati et patata ...

Non mais qu'est ce c'est que ce type là. Monté comme il est, chargé en plus, ce n'est pas possible. Tout à l'heure il va se répandre sur la route. Il est fou de me suivre... Oh et puis je le lâche, adieu, il commence à

m'énerver ... Ouf ! ... je souffle beaucoup aujourd'hui. C'est de la faute à ce bonhomme, il me fait perdre la cadence ... Encore dans ma roue ? ... mais je rêve.

A Gourette je ne le verrai plus, je m'arrête pour prendre un café et je fais la valise ... Café, merci, combien, au revoir... Tiens le voilà sur le bord du fossé qui casse la croûte ... Salut, bon appétit ... Merci, au revoir Monsieur, à tout à l'heure ... A tout à l'heure ? Il est gonflé, s'il croit que je vais l'attendre ...

Trois kilomètres plus haut, 1 km avant le sommet du col, j'éprouvais la plus grande surprise de ma carrière de coureur. Une voix tranquille me dit que j'avais dû faire beaucoup de kilomètres pour paraître si fatigué. Cinquante mètres plus loin, je descendis de vélo, les jambes fauchées, en entendant que l'on me proposait de m'aider en me poussant. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de Jean D... et que je suis devenu le beau-père de son fils. Ce qu'il n'a jamais su, c'est que j'en ai eu pour un bon mois à me remettre d'un gros complexe.

Ce récit de rencontres au hasard des routes, je le dois à mon camarade Marcel Laborde.

René LAPEYRE
BIARRITZ (64)

ATTENTION, COL DANGEREUX

Dans notre belle France, il existe des cols aux noms prestigieux, que tout cyclo rêve d'escalader un jour. Quand cette première fois arrive, c'est avec appréhension et prudence que l'on attaque ces géants. Dans le Var, pas le moindre risque de connaître de telles émotions. Et pourtant, si en bon membre des "Cent Cols", vous passez vos soirées, le nez dans vos cartes à la recherche du col inédit, vous remarquerez un jour, sur la carte " Michelin 84", au pli 7, le col de la Glacière 1070 mètres, le plus haut du département, dans le camp militaire de Canjuers. Il n'en faut pas plus, pour être tenté par l'Aventure.

Un samedi du mois d'août, en plines vacances, c'est le jour "J". Le passage du col, en zone interdite, est prévu entre 12 et 14 heures, pour avoir toutes les chances de réussites. Après avoir pédalé toute la matinée, voilà BARGEMONT. C'est l'ascension du col du Bel Homme peu avant midi, sous un soleil de plomb. A mi col, un cyclo assis sur le parapet, semble rechercher l'ombre. C'est le petit salut amical au passage, mais son regard et la pâleur du visage, en disent long sur sa fraîcheur. Au sommet, trois de ses amis attendent inquiets. Je les rassure et me renseigne sur mon idée fixe, passera ... ? passera pas ... ? c'est le suspens. L'un d'eux a fait la traversée l'an passé en voiture. C'est une bonne nouvelle, mais je n'en suis pas rassuré pour autant. Il est midi, après la causette, la pause casse-croûte s'impose. Le derrière dans l'herbe, je vois repartir tout joyeux ces amis d'un instant. De nouveau en selle, une douce descente me conduit à BROVES sur un véritable "boulevard". De nombreux panneaux m'indiquent que je suis dans le camp militaire de Canjuers. C'est un immense plateau vallonné, à végétation rabougrie, quadrillé par de nombreuses pistes interdites.

Voilà BROVES. D'après la carte, la route du col prend près de l'église. Mais le boulevard fait office de déviation, et l'entrée du village est interdite et barricadée. Je décide de l'investir par le nord. Dès les premières maisons, une impression de solitude et de crainte m'envahit. Tout est à l'abandon, la mairie avec son école de garçons et de filles, plus loin l'église. Je réalise soudain, que ce petit village vient de mourir, après l'expulsion de ses habitants. Bien vite, ce sentiment de tristesse, se transforme en angoisse. Comme sortant de l'au delà, une musique se fait entendre d'une maison. Sans doute des soldats de garde, plus occupés à écouter leur transistor, qu'à surveiller la route. Grâce à ma fidèle compagne silencieuse, sur la pointe des pneus, je passe inaperçu. L'église est là, mais ce n'est pas le moment de faire du tourisme. Enfin, une petite route à gauche qui monte, je suis sauvé. Après toutes ces émotions, je suis tout heureux d'avoir réussi mon coup. Mais l'inquiétude reprend vite le dessus pour la suite de ma promenade.

Il reste neuf kilomètres pour sortir de ce guêpier et rejoindre la route libre. Ne ménageant ni mon temps, ni mes forces, j'avale les quatre kilomètres de légère montée sans difficulté. Virage à droite, le col est là, vaincu. Déjà, je ralentis, pour savourer ma victoire et contempler le paysage. Soudain, je m'aperçois que je viens de tomber dans une embuscade. Blindés, camions et soldats en armes camouflés de partout, jouent à la guerre. Cette fois, j'ai des sueurs froides. Très vite, un petit camion s'approche. Un sous officier au regard soupçonneux m'interpelle. En cyclo têtu, je parle, et lui expose mon désir de traverser le "champ de bataille" pour rejoindre la route de FAYENCE. Je pense qu'un seau d'eau glacée sur sa tête, en ce lieu, l'aurait moins surpris. Rien à faire, on va tirer à balles et obus réels, c'est aller à la mort en voulant continuer. Là, je commence à comprendre, qu'il y a danger. Il serait dommage de se faire " refroidir " au col de la Glacière, même pour le club "des Cent Cols". Alors c'est l'expulsion, retour à BROVES, le camion dans ma roue, jusqu'à la route autorisée. Un salut sans rancune à mes fidèles gardes du corps, je repars en direction de BARGEMONT, vexé de ne pas réussir la traversée, mais heureux d'avoir le col de la Glacière à mon tableau de ... chasse.

Amis cyclos, ce col est dangereux. Mal placé pour donner des conseils, je vous demande néanmoins d'être très prudents, à ceux qui risqueront l'aventure malgré l'interdit. Mais n'oublions pas, que beaucoup d'autres petits cols sans prétention, sont prêts eux aussi, à nous combler d'émotions sans risque.

Roger SASSOT
VALENCE (26)

HISTOIRES VÉCUES

I

Au cours de PARIS NICE audax nous nous étions arrêtés à Salon de Provence au soir de la deuxième étape. Le lendemain matin au lever du jour on se remettait en selle pour la troisième et dernière journée. Certains postérieurs avaient souffert, c'est ainsi qu'avant le départ, nous avons pu voir notre camarade Max S...d'un club parisien s'isoler derrière un platane

et s'appliquer consciencieusement le reste du contenu d'un tube sur les fesses. On s'inquiétait durant la matinée de son état de santé. Ça allait mieux selon lui. Ce ne fut qu'après le repas pris à Draguignan qu'il se rendit compte que son tube de dentifrice était vide !!

II

C'était fin juin 1967, j'habitais encore Paris, Jacques était venu dormir chez moi pour prendre le départ de La Flèche PARIS STRASBOURG. Sitôt sorti de Paris on se rendait compte qu'un fort vent d'ouest allait nous faciliter la tâche. C'est ainsi qu'on prenait notre repas de midi à Arcis sur Aube à 170 kms, l'après midi : même temps, on faisait encore 120 kms ce qui nous faisait coucher à Liffol Le Grand. En arrivant on avisait un hôtel, y entra et demandait pour faire étape. Accordé ! la patronne nous présentait la fiche d'hôtel. Au moment d'écrire "venant de" d'un commun accord avec Jacques nous marquons "PARIS" "allant à" nous inscrivons "STRASBOURG". Elle reprend la fiche, la lit et nous dit : "Vous pouvez entrer votre voiture dans la cour". On la détrompe en lui disant que nous n'avons que deux vélos. Stupéfaction ... et va nous ouvrir la porte de la cour. A la vue de nos vélos elle dit "Ah oui mais c'est des vélos de courses". J'en ai conclu avec Jacques que faire 290 kms avec un "vélo de course" c'était facile. III

III

Je terminais le Tour de France et rentrais du Havre sur Paris. Arrivé à Rouen je cherchais un lieu de contrôle et le long des quais avisais un commissariat de police. J'y entra et mon carnet de route à la main je demandais au planton

"Pourriez vous viser mon carnet ...

Je n'eus pas le temps de finir pour m'entendre dire : "Ces carnets là : commissariat central".

Je ressortais du commissariat sans trop comprendre la réponse de l'agent. Pourquoi "ces carnets là" ?

Un peu plus loin je trouvais une pâtisserie. J'y entra, demandais un gâteau quelconque et par la même occasion présentais mon carnet de route à la patronne et lui expliquais ce que je voulais.

Ce ne fut que longtemps après que j'ai su que les interdits de séjour ont un carnet à faire viser régulièrement au commissariat.

IV

Au début de Juillet 1960 un 600 audax était organisé à Paris et de son résultat dépendait notre inscription pour le PARIS ROME olympique. Tout alla bien jusqu'à deux heures du matin moment où la pluie se mit à tomber et ceci jusqu'au repas de midi. 10 heures de pluie entre 300 et 500ème kilomètre !! Après le repas de midi la pluie cessa et la fin du brevet se passa bien. Avec mon ami Jean nous avons mis le cap sur la gare du Nord, lui pour remonter à Saint Quentin et moi à Laon. C'est alors que l'employé du guichet "Expédition des Bagages" nous dit

"Ah on a fait un petit tour en vélo et maintenant qu'on est bien trempé on rentre chez papa maman par le train". Nous nous sommes regardés, Jean et moi, et n'avons rien répondu.

Jacques BODIGUEL
REIMS (51)

LES CONFESSIONS D'UN MAÎTRE DES COLS

Est ce, parce que j'ai exercé, durant la première moitié de ma défunte carrière, la profession baptisée dans nos campagnes de "maître d'école", que j'étais prédisposé à devenir un maille des Cols" (oh ! un bien petit maître) label authentifié par l'appartenance à deux confréries bien connues ? Je n'ose l'affirmer, car je ne vois pas le fil conducteur entre ces deux activités qui n'ont pas à première vue de dénominateur commun.

Mais je ne songeais pas à la maîtrise lorsque j'escaladais avec application le col de Roncevaux nommé d'Haneta par les Espagnols il y a déjà plus de 10 ans.

A cette époque j'ignorais l'existence de la Fédération et aussi d'un Club des Cent Cols, qui au fait n'avait peut être pas encore vu le jour. Et c'est donc en toute innocence que je cyclais avec un plaisir sans mélange par cette belle après midi d'août mais aussi faute impardonnable contre toutes les règles.

Pourtant, ce n'est pas sans une certaine inquiétude que j'avais quitté Saint Jean Pied de Port pour attaquer la rampe assez longue mais de pourcentage très modéré : c'était mon premier col et un col, vous pensez, je m'en faisais une montagne, nourri des bons auteurs qui avaient bercé ma jeunesse durant les mois de juillet d'antan.

Oui, ce sont les pensées qui m'assaillent lorsqu'à midi le juste, à demi allongé à l'ombre d'un frêne, je mets à mal le contenu d'une boîte de pâté breton au sommet du col de Juvenet. Pourquoi suis je là au fait ? C'est pour étoffer mon palmarès de cols ayant remarqué que je pouvais l'enrichir d'une vingtaine de noms en prenant Bourg-Argental comme base de départ.

Oui j'en suis rendu là. Ayant grimpé le Tourmalet et autres seigneurs pyrénéens dont le Balès, seul col pavé de France en l'an de grâce 1975, précédé Merckx d'une journée dans le redoutable Ventoux, gravi le pastoral Marchairuz en Suisse et emprunté la courbe des Amburnex aux nombreuses barrières à bestiaux, affronté le soleil dans sa gloire matinale au sommet du Pas de Peyrol, il me faut toujours de plus en plus de cols encore. Je prends tous les durs, les mous, les roulants, les raboteux et de préférence les cols en descente, ma spécialité. C'est devenu une drogue, qui ne figure pas encore au livre noir de la pharmacie car en haut lieu on ignore tout des arcanes du cyclotourisme.

Et tout cela par la faute d'un certain Jean Perdoux et de son invention diabolique. Ce travail mené durant plusieurs années à un rythme raisonnable devient maintenant une tâche qui dévore son auteur. Le mal est encore doublement accru lorsque l'on demeure dans une région de plaine à 500 kms au moins du premier massif montagneux venu et que l'on ne peut décemment s'adonner à son vice que durant les grandes vacances. Aussi, durant l'hiver, que de cartes compulsées, travail de bénédictin meublant les longues soirées sous l'œil scrutateur de l'épouse maintenant résignée à l'acceptation du mal incurable.

Le Couserans gisement maintenant épuisé, le Vercors mis en coupe réglée, il y aurait bien lieu d'exploiter la région de Belcaire très fertile en cols, ou celle de Tuchan afin de prendre les Corbières à revers par le Sud ? Et puis pouvoir se rendre à Barcelonnette, lieu idéal pour accrocher quelques 2000, - encore une trouvaille qui ne peut germer que dans un cerveau malsain nécessaires pour le passage en classe supérieure. En Auvergne et dans le Sud de la Drôme vers Sérédon se trouvent aussi de beaux terrains de chasse. Et les Vosges Seul massif français inconnu quel champ de manœuvre intéressant !

Et après, je frémis à la pensée que cet Annecien va peut être me lancer sur les routes montagneuses de l'Europe !

J'aime mieux ne pas voir plus loin.

De plus je dois tenir compte que l'an prochain la SF se déroule à Machinchose. Et puis on se doit de rendre visite aux enfants et petits enfants qui ont eu l'idée bizarre d'élire domicile dans le massif de l'Arize.

Comment concilier tous ces paramètres et enrichir ma collection d'un total honorable de 20 à 30 nouveaux cols ?

Voilà quelques unes des réflexions hivernales d'un membre conséquent du Club qui ne savait pas dans quelle galère il s'embarquait lorsqu'il adressa sa liste initiale au déjà nommé Jean Perdoux.

Oui, il pouvait humer l'air le nez au vent, admirer le manteau forestier lorsque, habité par une candeur qu'il ne connaîtra jamais plus, il progressait vers le panneau marquant le sommet du col de Roncevaux.

PS - Aux dernières nouvelles, j'apprends que la Mayenne recèle un col : le col de Saint Sulpice, que je veux épingler au départ de Rennes, dans une grande journée, il est vrai, de randonnée. Cela me regonfle le moral.

Et puis, qui sait, si un jour notre vieille pénéplaine armoricaine ne connaîtra pas une nouvelle éruption de boutons comme cela se voit parfois au Mexique ou en Indonésie ? Ces taupinières deviendraient des montagnes et entre deux sommets le passage le plus bas, c'est bien connu, s'appelle un col. Allons, il faut toujours garder intacte la petite flamme de l'espérance !

André QUINQUIS
RENNES (35)

LA MOUCHE DU COL

(BARCELONETTE, Juillet 1978 ...)

C'est une des plus belles nuit de l'été. Le ciel sans lune est mangé d'étoiles. J'aurais pu les compter car nous n'avions pas fermé l'œil. La veille le camp avait été établi non loin d'une charmante petite route départementale. Allez savoir qu'elle menait à la boîte de nuit à la mode ! Bercés par les passages incessants des moteurs lancés à plein régime, nous finissons par nous assoupir ... 3 heures du matin. Christian frigorifié nous réveille tous pour boire le café. Le casse-croûte suit.

Nous serons donc les premiers au départ, l'œil vague et la jambe flageolante.

La montée du merveilleux col de la Cayolle se passe sans problème. Marcel nous fait un petit cours de botanique, nous montrant Gentianes et Bouillons blancs, Arnicas et Aster, Campanules et Joubarbes qui colorent la route de son premier 2000.

Une marmotte, intéressée sans doute, l'approuve bruyamment, sifflant d'admiration (?).

La crevasion de Christian dans la descente sur Entraunes nous permet d'enrichir notre répertoire de tout un chapelet de jurons, surtout qu'assis sur le parapet et mangeant un morceau nous lui prodiguons nos conseils sur l'art et la manière de réparer.

Un bref arrêt à St Martin, et en avant pour le col des Champs. Aucun de nous ne le connaît et nous l'attaquons prudemment. Prudence rapidement justifiée par le pourcentage. De plus, le soleil assez discret jusqu'ici commence à taper fort.

Nous sommes très vite en nage. Cela nous rend il appétissant ? Toujours est il qu'une, deux, dix, des centaines de mouches viennent s'agglutiner autour de moi et de mes camarades. C'est infernal, un nuage bourdonne autour de ma tête, elles vont et viennent, se posent sur mon visage, mes bras, mes jambes, c'est un tournoiement démentiel et incessant. De temps à autre je lâche mon guidon et me donne de grandes claques pour les chasser. Cela se fait au détriment de mon équilibre, car la pente est toujours aussi sévère. Et puis zut !! Je m'arrête et glisse sans ma casquette un grand mouchoir qui ne me quitte jamais. Jack me dit alors que je ressemble à un légionnaire, en tout cas mon visage est protégé. Aie !! Cela manquait. Je viens d'être piqué par un taon, à un endroit particulièrement sensible. Ç'en est trop, je me lance dans un long sprint rageur pour fuir ces sales bêtes. Je prends 100 mètres à Jack, puis relâche mon effort pour respirer. J'entends alors mon ami me dire d'une voix calme "Te fatigue pas, t'en as pas lâché une".

Nous continuons donc, découragés, fatigués, piqués. Quand nous regardons nos ombres, nous apercevons une drôle d'auréole au dessus de nos têtes.

De grands jurons derrière nous nous confirment que Christian n'aime pas les taons et le dit. On se demande, avec des pourcentages pareils, où il va chercher tout ce souffle. Son dos, comme le nôtre, comme celui de tous les cyclistes est noir de mouches. Arrivé à notre hauteur il parle d'écrire au ministre de l'Équipement pour faire remplacer les lignes jaunes par des plaquettes d'insecticide.

L'altitude a peu à peu raison de nos encombrantes compagnes, et nous pouvons sur la fin, apprécier pleinement la grandeur sauvage et la beauté du col des Champs. Certains cyclos (?) l'apprécient autrement. Ayant terminé le col en camionnette, ils descendent leur vélo du véhicule, l'enfourchent et continuent la randonnée. J'en verrai le soir qui arboreront leur médaille.

La descente sur Colmars, la rentrée de Jack en vélo dans un café au grand dam du patron, et sa sortie rapide, le repas et la visite (mais oui) de la ville, ce fut une grosse heure bien agréablement passée.

Une fois le café bu, il faut toute l'énergie de Marcel pour nous empêcher de faire la sieste, et, pour nous réveiller, il nous fait attaquer le col d'Allos sur un train d'enfer, jusqu'à la Foux d'Allos du moins, car, à partir de là, nous trois, qui avons levé le pied depuis longtemps, le retrouvons en train de prendre des photos. Et jusqu'au col il prendra beaucoup, beaucoup de photos. Seules les mauvaises langues parlent de coup de Barre. Fi ! Calomnies !

Au sommet Jack est particulièrement heureux, Allos est son centième col, il s'inscrira au club dès son retour à Nîmes.

Après les photos souvenirs, nous enfilons nos K-way et c'est la longue et grandiose plongée sur Barcelonnette avec le vide incessant sur la droite. Puis c'est l'ébrouement final à l'arrivée, une jolie coupe gagnée, quatre bonhommes qui se regardent, qui se sont bien amusés, qui ont savouré ce coin des Alpes, se sont gavés de paysages magnifiques, qui sont heureux quoi. Les mouches ? Ah oui les mouches ! Bah, cela fera partie des souvenirs.

Michel JONQUET
Nîmes (30)

UNE MÉCHANTE BOSSE

Il est sept heures lorsque je quitte le terrain de camping du Bourget du Lac (Savoie), où nous passons d'agréables vacances en famille depuis quelques jours. La journée s'annonce belle car le ciel est magnifiquement bleu, alors que le soleil dort encore derrière le Mont Revard. J'ai décidé, en cette matinée de fin juillet, de grimper le col du relais du Mont du Chat...

Dans Le Bourget encore endormi, mais où le vacarme des poids lourds bat déjà son plein, un panneau indicateur : Relais O.R.T.F. : 13 kms. Nous sommes à un peu plus de 200 m, le sommet est à 1 504, faites le compte : environ 10 % de moyenne ...

C'est sur un très prudent 32 x 22 que j'attaque les premières rampes, alors que la route se fraie un passage entre les anciennes fermettes de pierres et les chalets récemment construits.

Bientôt s'égrainent les dernières maisons, puis les dernières prairies : sur l'une d'elles, un vieux paysan, en équilibre sur un versant ensoleillé, fauche l'herbe dorée d'un geste régulier, sans à coup, sans se fatiguer en somme Il me fait un signe de la main, je lui réponds amicalement, espérant pouvoir gravir le col de la même manière, à l'économie ... mais nous entrons dans la forêt, le lac du Bourget qui miroitait sous l'effet du soleil levant disparaît soudain de ma vue. La pente s'accroît encore, il faut passer les 26 dents. Malgré l'heure matinale et l'ombre des sapins, de grosses gouttes perlent sur mon front, puis me coulent sur le visage. J'essaie de ralentir au maximum et d'appuyer juste ce qu'il faut pour garder l'équilibre ... ça y est, les mouches ! Une première, une seconde, puis d'autres bourdonnent autour de moi, tentant régulièrement de se poser sur mon visage, sans doute attirées par la sueur. J'essaie de les chasser en m'épongeant à l'aide du gant de toilette mouillé, que je ne manque jamais d'emporter dans mon sac de guidon en de pareilles circonstances, mais rien n'y fait, elles m'accompagneront d'ailleurs jusqu'au sommet. Je me résigne à les supporter tel un ruminant dodelinant désespérément la tête à l'ombre d'une haie d'épine. Pendant ce temps, les hectomètres défilent et le silence s'est installé : le bruit des camions actionnant leurs freins puissants dans la traversée du Bourget, a depuis longtemps disparu. De temps en temps un froissement de feuilles trahit le départ fugitif d'un lézard surpris par mon arrivée pourtant discrète.

J'ai un peu mal aux jambes car la pente est très rude, mais je suis heureux de grimper ce col difficile. Quel est le cyclo, qui à ma place, ne le serait pas ?

Mais me voici à la borne 5, j'ai maintenant pris le rythme de cette ascension et je pédale bien mieux que tout à l'heure : 100 m de danseuse, 100 m de position assise, c'est ma façon d'éviter la douleur au niveau des reins.

Un énorme rapace plane au dessus des lacets ayant sans doute repéré quelque hérisson ou autre rongeur écrasé sur la route, à moins qu'il ne s'agisse de ... moi même. Je suis pourtant loin d'être mort, je reviens même sur mon 22 dents au moment où j'aperçois l'animal en question, une sorte de mulot probablement surpris par un des rares automobilistes égaré en ces lieux...

Voici déjà le dernier kilomètre, l'air devient plus frais, un souffle de vent de plus en plus sensible annonce le sommet, le relais apparaît soudain dans les arbres, je sprinte dans les derniers mètres sur mon petit braquet. Après avoir posé mon vélo contre un sapin, j'ôte ma chemise trempée et m'éponge longuement le torse, alors qu'une brume épaisse m'empêche de découvrir la vallée. Quel calme ! J'ai l'impression d'être dans un autre monde ...

Pierre ETRUIN
Bavay (59)

L'ESTEREL

Pour ceux qui longent la route du bord de mer, de Cannes à St Raphaël, c'est le beau massif rocheux de granit rouge qui se découpe dans un ciel et une mer, d'un bleu incomparable en France.

Pour les cyclotouristes Niçois, le "Tour de l'Esterel", est une sortie de 140 kms, que nous aimons faire, même en hiver. Dans ce dernier cas le matin il fait frais, mais il fait bon rouler en plein soleil le long de la côte, où il n'y a presque pas de voitures après Cannes. Et puis après Fréjus, les 7 kms qui montent au Pas de l'Esterel, rebaptisé "Carrefour du Testannier" Alt. 310 m réchauffent un bon coup, avant de descendre les sept autres kilomètres sur une route un peu verglacée ou mouillée, qui descend sur le côté nord vers Mandelieu et Cannes. Mais faisant cette partie en fin de matinée, l'air est tiède lorsque nous rentrons à Nice.

Mais, pour la confrérie des "100 cols", c'est autre chose : un massif tourmenté, dont les baisses et les cols en épousent les bosses, d'une variété sensationnelle, pour qui sait aimer et voir là nature, en dehors d'un revêtement de route, goudronné ou non.

Le revêtement goudronné ? Très bon. Il part du Cap Roux et monte assez sèchement au début pour monter au Col des Trois Termes par une route en balcon surplombant la Côte de roches rouges déchiquetées, avec ses calanques, ses plages, ses villas, et villes disséminées un peu partout au bord de la mer. C'est Cannes, Nice, Agay, les Iles de Lérins, vus par temps clair.

Et puis au Trois Termes, c'est le terme du goudron. Il y a une maison forestière et une source. C'est le moment de remplir le bidon. La route devient plus ou moins caillouteuse, plus ou moins damée ou poussiéreuse j'y suis allé avec des 270 g usagés, mais bien secs j'en ai fait le sacrifice d'une paire, ce qui est peu je ne sais le temps que j'ai passé là haut car j'ai fait le massif en plusieurs fois. Tantôt roulant, tantôt marchant à côté de mon vélo, pour admirer le paysage ou parce que la route était mauvaise du Col des Trois Termes au Col de l'Aire de l'Olivier, ou du Col des Suvières à Agay. En été la chaleur est torride, beaucoup de maisons forestières indiquées sur les cartes sont inhabitées et l'eau est rare. Par contre, les touristes hantent ces routes principales et on est vite couvert de blanc, mais de "blancheur Persil" !!

Par contre, il y a des routes secondaires appelées "allées promenades" qui sont sensationnelles et désertes, soit pour aller à la baisse des charretiers ou au Col de l'Essuyadou. Car elles sont interdites aux automobiles, par des barrières qui sont situées aux entrées.

Mais je t'avertis, ami cyclo : ce paradis peut être l'enfer. Il faut y aller avec une très bonne carte, un bon sens de l'orientation, et ne pas craindre la marche à pied. Car les routes se croisent sans indication, certaines servent de pare feu, et si au bout de 500 m allant à droite ... et vice versa ... il en faudra autant pour revenir, et repartir du bon pied ... Mais enfin au dessus de toi, il y a le ciel bleu, et des routes qui sillonnent le massif en tous sens. Tu arriveras bien à trouver la bonne, avec une langue plus ou moins pendante..

La Baisse des Charretiers ? Je le prends en exemple, c'est l'abandon de la route goudronnée qui passe au Col de l'Aire de l'Olivier. Le paysage est magnifique. On domine le cœur du massif dont les roches rouges émergent de la partie supérieure de la conque où l'on va s'enfoncer. Les collines qui la tapissent ont le dos rond et usé du vieux massif primaire et volcanique, tandis que des sapins plus ou moins tortueux coulent à leur pied. Comme les forêts de pins ont brûlé à 80%, l'Office National des Forêts, a replanté des pins maritimes qui ont déjà un mètre de haut. Ils partagent leur espace vital avec le maquis fait de genêts, de bruyère, d'arbousiers. C'est donc un massif plein de verdure qui s'offre à la vue avec de temps en temps quelques chênes lièges ou chênes verts.

On s'engage d'abord sur une route large, un peu caillouteuse mais où l'on peut encore rouler jusqu'à une croisée de chemins. Il y a le choix entre trois routes et la carte n'en porte que deux !! Que faire, j'ai joué au chef Sioux, regardant dans la nature les itinéraires possibles et essayant d'analyser les traces humaines laissées sur les chemins.

Puis, je me dirigeai vers un bois d'eucalyptus, dont les fûts blancs et le feuillage fin me furent un régal pour la vue et l'odorat.

Maintenant, fini le moindre bruit de civilisation. Nul bruit d'oiseaux. Il n'y en a point. Point de vent. Je marchai ainsi une partie de la journée dans la solitude et le silence.

Puis, la route débouche sur une route pare-feu qui a bien 10 mètres de large, laissant apparaître de beaux dégagements sur le massif. Après un changement d'orientation, la route étroite reprend à travers le maquis. Et, après un virage, on trouve avec surprise le Col et la Maison Forestière de la Baisse des charretiers. Des bâtiments inhabités, portes et fenêtres enfoncées, situés dans une clairière, entourée d'une chânaie.

Dans son inutilité présente, et encore ! j'ai aimé le vélo que j'avais à mes côtés, m'offrant de Nice à ici une très belle promenade, me portant nourriture et boisson, et à la fin du jour un souvenir inoubliable.

De l'aire de stationnement, plusieurs chemins partent, sans indication de destination bien entendu. Je pris apparemment celui qui devait me conduire au Col de l'Essuyadon, ou à la Maison Forestière de Malavalette, pour revenir ensuite au Nord par d'autres allées promenades, mais je n'en eu pas le temps. Les heures passent vite sur ces pistes forestières, non carrossables, et après une heure de marche je dus faire demi-tour, me rendant compte, que si je continuais, je me ferai "piéger" par la nuit, car nous sommes fin novembre. Mais ces deux cols peuvent être faits; lorsque les jours sont longs, et ... que l'on a moins de trois fois 20 ans, car on va plus vite...

Je pris donc, une autre route qui me ramena au point de départ. Chemin faisant, j'ai assisté à la poursuite d'un sanglier par un chien ; mais en regardant leur traces laissées sur la route, seulement... Elles allaient en direction d'un ravin, de gré ou de force, car les traces bifurquèrent sur le maquis ...

Ainsi passe une journée dans l'Esterel. Je n'ai pas la prétention de la comparer aux cols Alpains ou autres, que vous connaissez, mais croyez-moi, elle aura sa place dans l'armoire aux souvenirs.

Lucien BÉROD
NICE (06)

DES «POULETS» DU PAS DE L'ESCALETTE

“Mais ... je ne peux pas emporter un poulet vivant. Où voulez vous que je fourre cet animal ?>

“ Bah ... tu trouveras bien une place, tiens là sur ta sacoche”.

La brave femme qui n'avait aucune notion de l'équilibre et du déplacement à vélo désignait ma sacoche de guidon déjà gonflée à bloc. Je savais que mes protestations seraient vaines et puis un poulet, c'était quelque chose en 1945 !

Mon sac à dos était bourré de cochonnaille, c'était bien vrai, il ne restait qu'une place, là, entre les cocottes de freins. Alors, allons y, attachons solidement la boîte de carton copieusement perforée. Voilà ! ménageons un couvercle pour introduire le volatile qui s'agite un moment puis paraît se résigner.

Il ne restait plus qu'à prendre la route : cent quatre vingts kilomètres avec un sac à dos de quinze kilogrammes, une sacoche de guidon fort lourde, un poulet vivant, quelques vivres dans les poches ... et la peur du gendarme ! J'avais toute une journée de juin devant moi et un bon entraînement dû en grande partie à ces sorties “ravitaillement”.

A Sévérac, j'avais un bon rythme. J'étais bien un peu gêné par la cage à poulet mais Eole était avec moi. L'œil aux aguets, je traversai Millau sans faire de mauvaise rencontre et en pleine chaleur, je franchis le Tarn et attaquai la montée. Bientôt, le sac à dos s'alourdit et une nette odeur de saucisson commença à flotter autour de moi. Le bassin de Millau et l'entrée des gorges de la Dourbie, mais je n'avais guère le cœur à admirer le paysage. La chaleur m'accablait, le sac tirait terriblement sur les reins et mon poulet s'énervait, mieux valait prendre un peu de repos. Vélo et chargement à l'ombre, je fis une bonne sieste et repris ma route.

Encore un virage et j'atteignais le causse dénudé. Une légère bise me rafraîchit. Le causse du Larjac est un grand plateau, mais creux et bosses sont nombreux, aussi lorsque j'atteignis Le Caylar, après avoir peiné dans la dernière côte, je n'eus pas un regard pour ce village pittoresque. J'avais hâte de faire un peu de roue libre et de remplir ma gourde à la source. Le “pas de l'escalette” approchait.

J'arrivais à la brèche, j'étais engagé entre les hautes falaises. Je savais que droit devant j'allais apercevoir la vallée de la Lergue et tout en bas, le village de Pégairolles. Un tournant à gauche et je n'avais plus qu'à me détendre ...pour me trouver presque nez à nez avec deux gendarmes qui montaient, vélo à la main. Trop tard pour esquiver, la route est trop étroite ... et puis la boîte de ce sacré poulet ne me permettait pas une grande virtuosité ! Déjà, un pandore avait fait pivoter son vélo en travers de la route, tandis que l'autre, probablement attiré par l'odeur du cochon salé, reniflait du côté de mon sac à dos.

- “Alors, jeune homme, on se promène ?”

- ben ...oui...”

Personne à cette époque là n'aurait douté de la nature de mon chargement. D'ailleurs, si le poulet se tenait tranquille, le cochon, lui, m'avait trahi.

- “Alors, comme ça, on se promène et dans vos sacs, comme ça, on a quelques provisions pour la route ?” .

- “et dans ce carton là, vous avez un petit sandwich ?” repris le brigadier en soulevant le couvercle. Alors tout se passa très vite. Le coq se dressa et battit des ailes, le brigadier, dans un mouvement de recul instinctif se prit les pieds dans son vélo et battit l'air de ses bras, le poulet effrayé pris son essor et plongea vers les chutes de la Lergue, le deuxième gendarme esquissa le volatile.

Est il utile de vous dire que j'avais gardé un pied sur a pédale et qu'un coup de rein me suffit pour gagner le large ? Les coups de sifflet ne firent que me stimuler.

Une appréhension terrible me torturait les entrailles et je priais la providence de m'épargner une crevasse. Au passage de la source, je devais rouler à soixante à l'heure. La nouvelle route n'existait pas, il fallait traverser la Lergue sur le pont de Pégairolles ; la voie longe alors l'autre rive de la rivière. On aperçoit quelques oliviers, quelques vignes à flanc de montagne et l'on arrive bientôt dans la vallée verdoyante qui contraste vivement avec l'aridité du Causse. La route bordée de platanes magnifiques est fraîche et roulante. Je fis un contre la montre pour me rassurer complètement et après une traversée circonspecte de Lodève, je repris mon rythme de croisière. C'est alors seulement que je perçus tout le sel de l'aventure : sauvé des poulets par un poulet !

Émile GOUTTÉS
CHAMBÉRY (73)